passeurs de *mémoire*

Patrimoine des Alpes-Maritimes :
entre Var et Cians

DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES

Des gravures rupestres de la préhistoire à l'architecture contemporaine, le département des Alpes-Maritimes possède un exceptionnel héritage culturel qui plonge ses racines à l'aube de l'humanité. Source d'une légitime fierté, il constitue un socle de mémoire et de vie pour bâtir le futur et il nous appartient de le restaurer, de le protéger et de le valoriser.

C'est le respect pour les hommes qui ont édifié ce patrimoine et nous l'ont légué qui inspire la forte politique d'aide à la restauration du patrimoine du Département.

C'est le souhait de faire connaître des trésors, parfois peu connus, souvent nichés au cœur de ces vallées qui ont développé, au fil des siècles, une forte identité, une économie de labeur, une culture raffinée, qui a conduit le Département à créer la série **« Passeurs de mémoire ».**

C'est la volonté de transmettre aux jeunes générations leurs racines et de dévoiler à nos visiteurs et à tous les Azuréens la richesse de notre histoire locale qui a présidé à la rédaction de ces brochures.

Elles permettront de remonter le temps et de découvrir des monuments remarquables, qu'ils relèvent du patrimoine religieux, urbain, technique ou rural.

Celle présentant le patrimoine des communes de la moyenne vallée du Var en est une illustration.

Témoignages de la foi chrétienne qui animait nos anciens, empreintes d'une économie rurale séculaire, symboles de la vie communale, autant de *passeurs de mémoire* que vous découvrirez avec étonnement, émotion et plaisir au cours de vos promenades.

Eric Ciotti, Député, Président du Département des Alpes-Maritimes

Malaussène • p. 5

Massoins • p. 27

Villars-sur-Var • p. 51

Thiéry • p. 87

Touët-sur-Var • p. 105

Lieuche • p. 127

Rigaud • p. 141

Pierlas • p. 163

Beuil • p. 177

Malaussène

MALAUSSÈNE

Malaussène est un des rares villages de la moyenne vallée du Var à être situé sur la rive droite du fleuve, à la sortie des gorges de la Mescla. Le territoire de la commune couvre une superficie de 1 948 ha en grande partie occupée par des vallons et des petits sommets calcaires et dont le point culminant est le col de Serse (1 418 m). Le village, perché sur une arête à 375 m d'altitude, isolé sur le versant nord du mont Vial, domine la vallée d'où on l'aperçoit à peine. On l'atteint par une étroite route de 2 km qui y mène en quelques lacets.

Le peuplement du territoire semble remonter au Moyen Âge. La première mention d'une communauté de *Malauzena* date de 1164. Un habitat fortifié dénommé Malaussène est mentionné durant la première moitié du XIII^e^ siècle avec un château et un village sur l'éperon rocheux au sud du village actuel. Progressivement, un nouveau village s'installe en contrebas sur le promontoire qui jouxte la chapelle de la Sainte-Croix et l'église Notre-Dame-de-l'Assomption. Fief des Grimaldi de Beuil, Malaussène est successivement inféodé à la famille Badat en 1621, puis érigé en comté en 1724 par le roi de Sardaigne au profit des Alziari.

Au XVIII^e^ siècle, l'édification du viaduc et du canal de l'Adous permet d'alimenter les moulins à huile et à farine mais aussi d'arroser les cultures, notamment les oliveraies et les vignes. À la fin du XIX^e^ siècle, la population avoisine les 400 âmes mais décroît au siècle suivant, inexorablement touchée par l'exode rural. En 1975, les villageois ne sont plus que 72. Depuis, la commune s'est repeuplée et elle comptait 265 habitants au recensement de 2012.

Église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption

Église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption, milieu XVII^{e}-début XVIII^{e} siècles

Surplombant le village, l'église paroissiale, où se mêlent les influences romane et gothique, a fière allure. Bénie par l'évêque de Glandèves en 1640, sa fondation remonte à 1639, date à laquelle fut posée la première pierre de la nouvelle église. Elle remplaçait un édifice du premier tiers du XIV^{e} siècle, peut-être situé plus haut à l'emplacement de l'ancienne agglomération médiévale. L'église n'est terminée dans sa forme actuelle que le 4 août 1727, date gravée dans une pierre d'angle, et consacrée en 1729, comme l'indique une inscription dans un cartouche au dos du maître-autel.
Ce vaste édifice de 25 m de long, avec ses murs extérieurs non enduits jusqu'à sa restauration récente, n'a pas adopté l'esprit baroque de son époque. Orientée est-ouest, l'église est dominée par un clocher carré purement médiéval de type lombard à pointe de diamant. Il possède trois cloches datant du milieu du XIX^{e} siècle.

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption, la nef

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption

La nef unique, de trois travées, est terminée par un chevet plat et est couverte en berceau. Elle s'apparente aux églises gothiques du XVI^{e} siècle. Les quatre chapelles latérales, dédiées à Notre-Dame du Rosaire, à saint Théodore, à l'Ange gardien et au Suffrage, sont couvertes de voûtes d'arêtes. Les peintures murales de la nef, disparues sous le badigeon et actuellement remises à jour, attestent du rajout postérieur des chapelles latérales. Les baies sont en partie masquées par la voûte et la toiture des chapelles latérales. L'intrados de l'arc triomphal porte de riches peintures et une citation, « ECCE TABERNACULU DEI ET C. ». Le chœur possède un maître-autel, richement décoré de boiseries aux sculptures exubérantes, et des toiles du début du XVIII^{e} siècle : *L'Assomption,* entourée de *La Délivrance de saint Pierre* et de *Saint Michel terrassant le dragon.*
La chapelle du Rosaire possède un remarquable retable en bois polychrome daté de 1738 et un Christ gisant, en bois, porté en procession le Vendredi saint.
À noter la présence d'un tableau et d'une statue de saint Louis de Gonzague, justifiée par l'existence des reliques de ce saint dans l'église depuis le XVIII^{e} siècle.

Chapelle Notre-Dame-du-Rosaire

Chapelle Saint-Théodore

Chapelle Sainte-Croix ou des Pénitents blancs

Descente de Croix, retable du chœur

Chapelle Sainte-Croix ou des Pénitents blancs

La chapelle, au centre du village, jouxte le bâtiment de la mairie. Elle a été construite en 1719 pour la confrérie des Pénitents blancs de Malaussène, fondée probablement dans la première moitié du XVII^{e} siècle.
La façade, enduite de crépi ocre, porte des plaques rendant hommage aux enfants de la commune morts pour la patrie. Elle est surmontée d'un clocheton posé sur la toiture à deux pans, recouverte de tuiles canal. L'intérieur, au décor très sobre, est relativement vaste. De plan barlong, la chapelle est divisée en deux travées et couverte d'une voûte en berceau plein cintre à pénétrations. Le chevet plat est occupé par une huile sur toile représentant une *Descente de Croix*. Cette copie d'un original de Charles Lebrun a dû être commandée pour l'inauguration de l'édifice et révèle une influence française plutôt rare dans les terres du comté de Nice à cette époque.

Chapelle Saint-Roch

Chapelle Saint-Roch

La petite chapelle semble veiller sur le village auquel elle fait face, sur la route qui descend vers la vallée du Var. Chapelle barrière protégeant les Malaussénois des épidémies, elle semble dater du XVII^{e} siècle. Elle est dédiée à saint Roch. Ce saint thaumaturge, dont le culte est très répandu et vivace depuis le XVI^{e} siècle, est invoqué pour protéger et guérir de la peste à l'égal de saint Sébastien. Au XIX^{e} siècle, on continue à y célébrer le culte et lorsqu'elle est endommagée par le tremblement de terre de 1887, la commune s'empresse de la faire réparer.
Sa façade au crépi jaune est percée de deux petites fenêtres encadrant la porte. Celle-ci est surmontée d'un intéressant oculus en forme de cœur renversé. La nef, carrée, d'une seule travée, est voûtée en berceau plein cintre. Derrière l'autel portant la devise en latin « VNVS NECTIT AMOR » (seul l'Amour crée un lien), une toile de facture naïve, datée de 1817, représente saint Jean-Baptiste, saint Roch, saint Antoine de Padoue et saint Marc.

Chapelle Saint-Louis-de-Gonzague

Chapelle Saint-Louis-de-Gonzague

En contrebas du village, la chapelle, à laquelle on accède par un petit chemin parallèle au mur du nouveau cimetière, est dissimulée sous les pins. Un petit oratoire, de type pilon, dédié à sainte Apollonie, la surplombe. Il s'agit d'une chapelle privée, construite en 1878 en mémoire de Louis Emelina et dédiée à saint Louis de Gonzague. Ce saint, membre de la famille princière de Mantoue et jeune père jésuite, meurt à 23 ans de la peste, après avoir soigné les malades lors de l'épidémie qui sévissait à Rome. Il est le patron des Jésuites et le protecteur des jeunes gens.
L'édifice, très simple et de très petite taille, ne possède pas de clocheton. L'intérieur à la courte nef couverte d'une voûte en berceau abrite des lithographies de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle.

Chapelle Saint-Joseph

Chapelle Saint-Joseph

C'est par un chemin rocailleux et tortueux que l'on rejoint la modeste chapelle dédiée à saint Joseph. Situé à l'emplacement de Malaussène d'en haut qui domine le village, l'édifice de calcaire et de tuf a été béni le 18 février 1674. C'est peut-être le dernier témoin de la vie de l'ancien village, aujourd'hui disparu dans les ronces et les éboulis.
Sa façade, au crépi blanc souligné d'ocre, est surmontée d'un clocheton portant 2 cloches. Une plaque au-dessus de l'entrée rappelle le don des époux Giraudi. L'intérieur est constitué d'une petite nef sans division, à chevet plat et voûte en berceau plein cintre. L'autel est décoré de boiseries polychromes de qualité. Derrière l'autel trône une toile représentant la mort de saint Joseph, patron de la « Bonne Mort », dont le retable est daté de 1754. Il s'agit d'une interprétation naïve d'une toile de Carlo Maratta, célèbre peintre italien du XVII^{e} siècle.
Rénovée en 1994, la chapelle est chaque année, au mois de mars, l'objet d'une procession et d'une messe lors de la fête de la Saint-Joseph. Celle-ci perdure depuis la sécheresse de 1734 qui conduisit l'ensemble des habitants, pieds nus, en procession jusqu'à la chapelle.

Vestiges de Malaussène d'en haut

Vestiges de Malaussène d'en haut

C'est sur un promontoire rocheux, au sud du village actuel, sur la route menant à Revest-les-Roches, que se situait à l'origine le village de Malaussène. Il en est fait mention au XIII^{e} siècle comme d'un habitat avec un château et un village.
Une église, peut-être à l'emplacement de l'actuelle chapelle Saint-Joseph, y est mentionnée en 1351.
Dominant le village et un vallon à pic, les vestiges très ruinés de l'ancien village sont envahis par les ronces et la végétation. On peut y voir plusieurs pans de mur encore debout ainsi que des encadrements de porte. Le site est orienté est-ouest et donne vers l'amont du fleuve Var.

Linteau de porte gravée, XVI[e] siècle

Place du Centenaire

Pont-aqueduc et canal de l'Adous

Pont-aqueduc du canal de l'Adous

Tel un mirage, au détour d'un virage, le spectaculaire pont-aqueduc de Malaussène apparaît dans son écrin de verdure lorsqu'on emprunte le tronçon de route reliant la route du Var au village de Malaussène.
Cette réalisation est un très bel exemple des ouvrages d'art conçus au XVIII^{e} siècle pour alimenter en eau les communautés pour lesquelles l'irrigation naturelle faisait défaut ou était insuffisante. De nombreux litiges, antérieurs à la date de construction du pont, prouvent qu'un canal existait antérieurement. Les travaux de construction de l'aqueduc commencèrent en 1767.
Long de 7 km, toujours en service de nos jours, il permit d'amener au bas du village l'eau de la source de l'Adous. Le pont-aqueduc fut conçu sous la direction de l'architecte Michaud et fut édifié par le maître-maçon Honoré Fortin de Nice entre 1770 et 1775. Il est composé de trois arches qui s'élèvent à 40 m au-dessus du vallon qu'il enjambe avec élégance. Jusqu'à la percée du tunnel de la Mescla à la fin du XIX^{e} siècle, c'est aussi un important passage routier entre le Var et l'Estéron.

Massoins

MASSOINS

Le territoire de Massoins, sur la rive gauche du Var, s'étend sur 1 213 ha et sur un dénivelé du nord au sud de 1 574 m entre les rives du Var, à 200 m d'altitude, et la Pointe des quatre cantons, à 1 774 m. Le nord est occupé par le domaine forestier de la Douina.

Le village, à peine visible depuis la route, est installé à 412 m d'altitude, au-dessus d'un éperon rocheux dont la position stratégique permet une vue étendue sur le lit du Var. Seul l'étroit pont suspendu, qui y donne accès, signale sa présence, à la hauteur du tunnel et de la gare de Malaussène.

Un habitat fortifié dénommé Massoins, mentionné durant la première moitié du XI^e^ siècle, était situé sur l'actuelle commune de Villars. En 1252, ce vieux Massoins est désigné comme « Massoins Supérieur » et un autre habitat fortifié est mentionné comme « Massoins Inférieur ». C'est ce dernier qui est à l'origine de l'actuelle commune. Le château était entouré d'un village. Son église, qui est conservée, est mentionnée en 1376 ; elle est dédiée à saint Martin. Baronnie de la vallée de Massoins et fief des Grimaldi de Beuil jusqu'à la chute d'Annibal en 1621, Massoins revient de suite à la famille des Caissotti puis aux Corniglion. C'est à l'époque moderne un important village. Au milieu du XIX^e^ siècle, Massoins compte encore près de 300 habitants, possède des moulins à huile et à farine mais sa position en dehors des grandes voies de communication va accélérer l'exode rural au XX^e^ siècle, faisant chuter sa population à une cinquantaine d'habitants après la deuxième guerre mondiale.

Église paroissiale Saint-Martin

Église paroissiale Saint-Martin, XVII^{e} siècle

Située à l'entrée du village, l'église est mentionnée en 1376 et aurait appartenu à l'abbaye de Lérins et au monastère de Saint-Pons. À l'origine chapelle dédiée à saint Martin, elle a été élargie au XVII^{e} siècle grâce à un enfant du pays, Ludovic Demichelis, devenu prélat à Rome et dont le buste orne la sacristie. La construction de la paroissiale a été achevée en 1669 ; sa consécration date de 1729. L'édifice a été remanié à plusieurs reprises, notamment en 1816. Les façades ont été rénovées et la toiture a subi une révision complète en 2012. Un cimetière est accolé au mur nord de l'église. Le chevet plat, à l'est, donne sur le vallon. La façade principale à l'ouest domine la rue principale, *la Carriero*. Elle n'est pas enduite mais, à l'inverse du reste du bâtiment, présente un appareil de pierres calcaires apparentes. La porte est dominée par une fenêtre serlienne, seul détail apportant une touche baroque à l'austérité de la façade. Un clocher carré lui est accolé. Il est ajouré sur les quatre côtés et couvert d'un petit dôme.

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Martin

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Martin

Une exubérance toute baroque accueille le visiteur qui franchit les portes du sanctuaire. Bien éclairée par des fenêtres à pénétrations, la nef, de plan barlong, est prolongée par le chœur derrière lequel se trouve une lumineuse sacristie à la décoration florale soignée. Longue de quatre travées, l'église possède quatre chapelles latérales richement décorées. La nef est voûtée en berceau et décorée de fresques. Tout l'édifice est parcouru par un entablement décoré de moulures en stuc rehaussées de filets d'ocre et de volutes de motifs floraux, peuplées de têtes de chérubins, décor que l'on retrouve dans les pilastres et les arcs des chapelles ainsi que sur l'arc triomphal. Le tout amène à l'apothéose du chœur dont la voûte, enrichie de fresques, est un véritable écrin de ferveur baroque pour le maître-autel. Son retable bleu, rouge et or, encadre une huile sur toile du XVII^{e} siècle représentant la Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Martin.
On notera les retables du Rosaire et du Vœu de Louis XIII des chapelles latérales et, à l'entrée, un superbe bénitier en marbre aux trois têtes anthropomorphes.

Bénitier aux têtes anthropomorphes

Retable du Vœu de Louis XIII

Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien

La petite chapelle accueille le voyageur du haut d'une butte surplombant la route reliant Massoins à Villars. Sa construction semble se situer entre le milieu du XV^{e} siècle et le premier quart du XVI^{e} siècle. Dédié à saint Sébastien, le sanctuaire fut édifié pour protéger le village de la peste que le saint était censé éloigner. Objet d'un culte vivace jusqu'au XIX^{e} siècle, la chapelle, qui était en mauvais état, a fait l'objet d'une restauration en 2014. À 800 m du village, auquel elle tourne le dos, la chapelle Saint-Sébastien présente un vaste porche ouvert reposant sur deux solides piliers reliés par une poutre. Celui-ci permettait d'abriter le voyageur comme le fidèle pendant la prière. Le toit est recouvert de tuiles canal et d'une croix antéfixe. La porte est surmontée d'un oculus et est entourée de deux petites fenêtres. À l'intérieur, la nef est couverte par une voûte arrondie. L'autel a retrouvé très récemment la toile qui représente saint Sébastien et saint Roch et qui, jusqu'à présent, était conservée dans l'église paroissiale. Chaque année, au mois de juin, le village vient assister à la messe devant le porche de la chapelle.

Chapelle Sainte-Anne

Chapelle Sainte-Anne

Isolée sur la route de Tournefort, aux confins du village de Massoins dont elle est éloignée de 2,5 km, la chapelle Sainte-Anne, légèrement en surplomb à la sortie du bois, jouit d'une vue étendue sur les alentours entre forêt, ravin hostile et ligne de crête. De taille modeste, recouverte d'un toit de tuiles, elle abrite une nef couverte d'une voûte quasi-ogivale. Sa décoration intérieure est constituée d'une simple corniche et d'un autel.
Selon une inscription gravée en face de la chapelle, cette dernière aurait été détruite en 1790 et reconstruite en 1838. Récemment restaurée par la municipalité et entretenue par des particuliers, la chapelle accueille la célébration d'une messe, une fois par an, en septembre.
Le culte de sainte Anne, mère de Marie, est lié à celui de l'Immaculée Conception. Sainte Anne était invoquée par les femmes enceintes et les mourants. Patronne de nombreuses professions comme les orfèvres, les ébénistes ou les marins, elle intervenait dans les accouchements et était censée ressusciter les enfants mort-nés. Protectrice des couples aussi bien que des moines, son culte s'est largement répandu dès le Moyen Âge mais n'est inscrit au calendrier liturgique qu'en 1584.

La Cassette

La Cassette, vestiges d'ouvrages défensifs et chapelle

Le nom désigne un promontoire rocheux à l'extrémité sud du village où se trouvaient l'ancien château du XIVe siècle puis la chapelle dite de la confrérie de la Miséricorde ou des Pénitents noirs, érigée en 1743. Une ancienne carte postale du début du XXe siècle fait encore apparaître une chapelle orientée dont il ne reste plus aujourd'hui qu'un pan de mur et un clocheton. Les ruines d'une tour carrée et des pans de mur de l'enceinte sont les seuls témoins de la présence de l'ancienne fortification rasée en 1412 par ordre d'Amédée VIII afin de mettre fin à toutes velléités de révolte. Comme dans nombre de villages à la même époque, les pierres furent réemployées pour construire des habitations. Aujourd'hui le site a été sécurisé et réaménagé par la municipalité, qui a consolidé le clocher et installé une table d'orientation qui permet d'admirer le panorama de la vallée.

Fenêtre géminée, provenant sans doute du site de la Cassette

Porte ogivale, place de la Cassette

Fontaine de la place du *Valat*

Porte fortifiée

Place *Lou Valat*

La place, dont le nom signifie ruisseau en provençal, est au cœur du vieux village. Autrefois, elle était le centre de la vie communale avec sa belle fontaine de pierre calcaire et de brique datée de 1899 et son four, aujourd'hui transféré place de la mairie.
La porte urbaine fortifiée, datant vraisemblablement du XV^{e} siècle, ouvrait sur la place *Lou Valat* et donnait accès au village.
Sur les anciennes cartes postales, elle est animée par le va-et-vient des villageois venant chercher l'eau, porter leur pain au four 7ou tout simplement s'asseoir sur les escaliers de pierre.

Place de la Mairie

La Carriero

La roue du moulin à huile

Roue dite à rodet du moulin à farine

Moulins à huile et à farine communaux

Les deux moulins étaient tous les deux alimentés par la même source captée en amont grâce à un canal. Ils semblent antérieurs au XIX^{e} siècle, comme en témoignent des travaux de réparation des bâtiments et des canalisations entrepris entre 1802 et 1813.
Situé à l'entrée du village, sur l'actuelle place de la mairie, l'ancien moulin à huile, rénové en 1934, était actionné par une conduite aérienne surplombant le lavoir couvert. Le pressoir, actuellement exposé sur la place, était associé à deux meules de pierre reliées à l'énorme roue hydraulique. Il permettait de broyer la production locale d'olives provenant des parcelles en terrasses situées en bas du village.
En longeant le canal qui permet encore l'arrosage des petites parcelles cultivées, on aboutit à l'ancien moulin à farine.
On peut encore admirer l'aqueduc qui enjambe la route.
L'eau arrivait dans un réservoir puis actionnait une roue horizontale, dite à rodet, qui mettait en mouvement la meule.

Pont suspendu Auguste-Dubois

Pont suspendu Auguste-Dubois

Plusieurs ponts se succèdent depuis 1675 sur le lit du Var, entre Malaussène et Massoins, avant la construction de la route des gorges de la Mescla.
Emportés par l'impétuosité du fleuve, ou détruits par la folie des hommes, en maçonnerie ou en bois, aucun ne résista longtemps. En 1912, le fragile pont suspendu de 1869, qui ne supportait que le passage des mules, est sur le point de s'effondrer, menaçant de couper l'accès vital pour Massoins à la gare de Malaussène et au chemin de fer Nice-Digne. Finalement, en 1931, un nouveau pont, léger mais solide, est construit comme en témoigne la plaque inaugurale côté Massoins. Il s'agit d'un pont suspendu, large de 2,50 m et fait d'une seule travée de 44 m. Le tablier est encore aujourd'hui en bois de mélèze, soutenu par 44 tiges qui assurent sa suspension aux câbles.

Villars-sur-Var

VILLARS-SUR-VAR

Le village de Villars-sur-Var est perché à 410 m d'altitude sur le plateau ensoleillé du Savel qui domine la vallée du Var. Son territoire s'étend sur une superficie de 2 527 ha dans un environnement montagneux dont le point culminant se situe à 1 774 m d'altitude sur le massif de la Pointe des quatre cantons.

Villars, du latin *villa*, désigne une exploitation agricole. Le premier habitat devait sans doute se situer au nord-ouest du village actuel sur un sommet dont la chapelle Saint-Jean conserve le souvenir. Cité dans les archives dès le XI^e^ siècle, le territoire est inféodé à différents seigneurs jusqu'au rattachement du comté de Nice à la maison de Savoie en 1388 date à laquelle les Grimaldi de Beuil en deviennent les seigneurs. Le château qu'ils y firent construire devint, dès lors, leur résidence favorite. En 1621, suite à la condamnation pour trahison d'Annibal Grimaldi, le duc de Savoie ordonna sa destruction. En 1691 le village, qui en porte encore les stigmates, est brûlé par les hommes du général Catinat lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. En 1723, érigé en comté, il devient possession de la famille des Salmatoris Rossillion, originaire de Cherasco. Au XIX^e^ siècle, l'économie est dominée par l'agriculture ; la viticulture et l'oléiculture y occupent une place importante. L'arrivée de la ligne de chemin de fer à Villars-sur-Var, en août 1892, permet à la commune d'être dotée d'une gare. En 1902, une première usine électrique est installée et alimente le village. Cependant la première guerre mondiale et l'exode rural ont fait fortement diminuer la population. Durant la deuxième guerre mondiale, Villars-sur-Var s'illustre avec son curé, l'abbé Cœuret, qui organise sous le nom de « capitaine Benoît » un réseau de résistance tandis que les Villarois soustraient de nombreux juifs à l'horreur des camps en les cachant. À l'aube du XXI^e^ siècle, le village a réussi à maintenir sa population grâce à sa proximité avec Nice, le tourisme et l'exploitation de ses vignobles.

Église paroissiale Saint-Jean-Baptiste

Église paroissiale Saint-Jean-Baptiste, XVIe siècle

La construction de l'église Saint-Jean-Baptiste, au début du XVIe siècle, a probablement été faite sur l'emplacement d'un édifice plus modeste. Sa façade austère, surmontée d'un fronton triangulaire, est sans doute contemporaine du clocher reconstruit en 1766, comme l'atteste une pierre d'angle portant cette date. Pour remplacer le clocher détruit par un incendie en 1691 et qui se situait en arrière et au nord du bâtiment, le conseil municipal décida de le placer contre la façade, au sud, et choisit de revenir au style romano-gothique si fréquent dans le comté de Nice, avec un campanile quadrangulaire dont le couronnement soutient une pyramide de pierre. La signification des 12 pierres saillantes sur chaque côté du sommet pyramidal du clocher reste une énigme pour les historiens. Le bâtiment a été restauré plusieurs fois, sous le Premier Empire, à la fin du XIXe siècle et dans les années quatre-vingts. L'édifice est inscrit au titre des Monuments historiques par arrêté du 8 mars 1983.

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Jean-Baptiste

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Jean-Baptiste

L'intérieur de la paroissiale, de style gothique tardif, a été peu affecté par les embellissements baroques effectués au XVIII^e siècle. Il trahit à la fois l'influence lombarde et celle du gothique méridional développé en Provence à fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle. L'église présente une nef unique de trois travées, de plan roman, avec des parties hautes de style gothique.
Le chœur, qui prolonge la nef, est beaucoup plus bas et nettement plus étroit. Le chevet plat est occupé par un polyptyque monumental daté de 1523. Le couvrement est fait sur croisées d'ogives à nervures apparentes. Les arcs doubleaux retombent sur de courts pilastres ; les chapiteaux se réduisent à de simples quarts de rond. Dans le chœur, les nervures s'appuient sur des consoles. Un appareillage en trompe-l'œil et des arabesques de style troubadour ont été peints en 1891 par le Tessinois Luigi Adami.

Polyptyque d'Antoine Ronzen

Polyptyque d'Antoine Ronzen, 1523

Daté de 1523, l'œuvre est contemporaine de l'achèvement de l'église dont elle est la pièce maîtresse. Trônant au-dessus du maître-autel, le polyptyque est classé au titre des Monuments historiques. Sa réalisation est attribuée à l'artiste Antoine Ronzen, venu de Vénétie mais sans doute originaire de Flandre. L'artiste séjourna à Puget-Théniers, où il prit épouse avant de se fixer à Aix-en-Provence. La qualité et le rendu des visages et des tissus, la richesse des fonds dorés font de ce retable un des plus intéressants chefs-d'œuvre de l'art médiéval dans les Alpes-Maritimes.
La partie inférieure de l'œuvre, la prédelle, a été détachée du retable, elle illustre la vie de saint Jean-Baptiste.
Le centre du polyptyque est occupé par les représentations en pied sur fond d'or des saints François, Claire, Lucie et Honorat.
Elle est surmontée d'une descente de croix entre les saints Antoine de Padoue et Roch. Au-dessus, un *Couronnement de la Vierge* est entouré des scènes de *L'Adoration des mages* et de *La Fuite en Égypte*.

Retable de l'Annonciation

Retable de l'Annonciation, début du XVI^{e} siècle

À gauche du chevet, cette œuvre du début du XVI^{e} siècle se présente sous la forme d'un panneau couronné d'un fronton à trois compartiments. Le retable représente dans sa partie centrale la scène de *L'Annonciation* et dans la partie supérieure les scènes de *La Déposition*, de *La Nativité* et de *La Fuite en Égypte*. Découvert en 1911 dans l'ancienne chapelle des Pénitents blancs, il provient peut-être de la chapelle du château.
L'œuvre est classée au titre des Monuments historiques.
On notera aussi, précieux témoignages de l'histoire du village, un retable provenant de la chapelle Saint-Claude où figure le duc de Savoie (réalisé à l'occasion de la visite du souverain savoyard en 1689) ainsi que la toile représentant la *mort de saint Joseph* commémorant l'épidémie de rougeole qui frappa 63 enfants du village en 1731.

Statue de saint Jean-Baptiste

Orgue à cylindre

Statue de saint Jean-Baptiste par Mathieu d'Anvers, 1524

La statue du Précurseur, datée de 1524, occupait à l'origine la niche centrale du polyptyque. Elle est l'œuvre de l'artiste flamand Mathieu d'Anvers, sculpteur et maître d'œuvre, qui séjourna dans la vallée à son retour d'Italie et produisit, à la même époque, le magnifique groupe sculpté de l'église de Puget-Théniers. L'œuvre est classée au titre des Monuments historiques depuis 1957.
Il s'agit d'une effigie en bois polychrome, d'une facture très soignée, haute de 1,40 m, représentant saint Jean-Baptiste, auréolé, vêtu d'un sayon remplaçant la peau de mouton et tenant un agneau qu'il bénit de sa main droite.

Orgue à cylindre

Œuvre du facteur d'orgues André Nicolas Lété, l'instrument date du début du XIX^{e} siècle. Il possède encore trois de ses cylindres d'origine et a fait récemment l'objet d'une restauration.
La partie instrumentale de l'orgue est classée au titre des Monuments historiques.

Monument aux morts

Monument aux morts communal, 1924, ancienne chapelle Sainte-Croix, dite des Pénitents blancs

Située au cœur du village, la chapelle Sainte-Croix fut construite après l'incendie de Villars-sur-Var par les troupes françaises lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, en 1691. Elle remplaçait l'ancienne chapelle des Pénitents blancs située peut-être dans le quartier de Chaudanne comme semble l'indiquer une gravure de Villars-sur-Var datant de 1682. Vendue comme bien national pendant la Révolution, tombée en ruine avant d'être reconstruite, elle est rendue au culte en 1825 sous le nom de chapelle Sainte-Croix. En 1920, après la première guerre mondiale, le conseil municipal choisit de transformer la chapelle en monument aux morts en faisant apposer dans le chœur deux plaques sur lesquelles sont gravés les noms des 37 Villarois morts pendant le conflit. On fit appel à l'architecte Charles Dalmas pour les plans et au marbrier Pagliano pour les plaques. La commission spéciale jugea le projet « conçu d'une façon intéressante ». Le monument fut inauguré le 14 septembre 1924. La voûte a reçu un décor d'urnes et de festons sur un fond de ciel. Trois inscriptions y sont gravées : L'Yser, Verdun, La Marne. La dédicace « À nos morts », représentant saint Sébastien et saint Roch, est placée au-dessus du portail.

Chapelle Saint-Antoine

Chapelle Sainte-Brigitte

Chapelle Saint-Antoine, XVIIIe siècle

Située à l'ouest du village, la construction de la chapelle semble dater de la première moitié du XVIIIe siècle. Autrefois hors les murs, il s'agissait probablement d'une chapelle barrière protégeant les villageois des épidémies. L'édifice est privé depuis le XIXe siècle. De dimensions très modestes, la chapelle est plus large que longue. Sa seule originalité consiste en une large ouverture au-dessus de la porte, fermée par des barreaux disposés en éventail. Elle donne sur une place et fait face à une ancienne porte permettant l'accès au village et au quartier du ghetto juif.

Chapelle Sainte-Brigitte, XVIe siècle

Cette charmante petite chapelle, mentionnée au début du XVIe siècle dans un acte notarié, est située sur le site de l'ancien château de l'Espéron et est sans doute construite avec les pierres provenant de ce dernier. Elle était dotée de fresques, aujourd'hui disparues. La sainte titulaire de la chapelle semble être sainte Brigitte de Suède, dont le culte est assez répandu en Provence. Épouse d'un noble suédois et cousine de la reine Jeanne, elle aurait traversé la Provence lors d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Devenue veuve, elle se consacra à la vie monastique et fonda un nouvel ordre religieux. Elle protège les pèlerins et les voyageurs et est invoquée contre certaines maladies dites de langueur.

Chapelle Saint-Claude

Chapelle Saint-Roch

Chapelle Saint-Claude, début XVI^{e} siècle

En suivant un sentier qui se faufile entre les planches cultivées ou en friche, on aboutit à la petite chapelle qui domine un ravin vertigineux plongeant vers la vallée du Var. Sa façade, percée d'un oculus crucifère, est ajourée de deux petites fenêtres de part et d'autre de la porte.
Édifiée après la peste de 1498, pour un certain Claude Remusati, elle est dédiée à saint Claude, archevêque de Besançon.
Elle possédait depuis 1689 un retable qui est aujourd'hui conservé dans l'église paroissiale. Elle a été restaurée en 1756.

Chapelle Saint-Roch

Au milieu des vignes, et sur l'ancien chemin d'accès au village depuis le Var, la chapelle, remise à neuf il y a quelques années, est dédiée au saint protecteur de la peste qui supplanta quelque peu saint Sébastien à la fin du Moyen Âge dans notre région.
L'édifice pourrait être contemporain de l'essor du culte de saint Roch au XV^{e} siècle.

Chapelle Saint-Jean

Chapelle Saint-Jean, fin XV^{e}-XVIII^{e} siècles

La chapelle Saint-Jean, sur le pic du même nom. On rejoint par un long chemin pierreux dominant le village. Elle est située sur l'ancien site du village, la Roccaria, abandonné au milieu du Moyen Âge. Le premier édifice, sans doute antérieur au milieu du XII^{e} siècle, a été remanié en 1492 et mentionné en tant qu'église paroissiale en 1682. Le sanctuaire est reconstruit au XVIII^{e} siècle. La chapelle est l'objet d'un culte encore très vivace jusqu'au début du XX^{e} siècle. Malgré son éloignement, elle accueille encore chaque année une importante procession qui réunit tous les villageois pour la fête de la saint Jean.
Non loin de la chapelle s'élève une croix monumentale érigée à la fin de la deuxième guerre mondiale.
La chapelle, de grandes dimensions, présente une façade orientée à l'est, précédée d'un important avant-porche clos d'une grille en fer forgé. Le toit, couvert de tuiles rondes, porte un clocher-mur en son milieu. Un portail en bois à claire-voie, surmonté d'une palissade en forme d'éventail, en protège l'accès.

L'intérieur de la chapelle Saint-Jean

L'intérieur de la chapelle Saint-Jean

La nef de trois travées, séparées par des pilastres, est couverte d'une voûte en plein cintre. Elle est ornée de fresques du peintre niçois François Perrier, datées de 1748.
Une corniche court tout le long des murs jusqu'au chevet plat où se trouve le retable. Un décor baroque de stucs et d'angelots entoure une huile sur toile représentant saint Jean-Baptiste.
La représentation du prophète en adolescent, dans le désert, est un thème courant dans l'iconographie chrétienne postérieure au Moyen Âge, notamment en Italie.

Chapelle Sainte-Pétronille

Chapelle Sainte-Pétronille, XVII^{e} siècle

En quittant Villars-sur-Var pour se rendre à Puget-Théniers, on découvre la coquette petite chapelle Sainte-Pétronille qui surplombe la route départementale allant de Nice à Digne. À proximité de l'ancien pont enjambant le Var, la chapelle se trouvait sur un carrefour de voies de communication et avait sans doute vocation à accueillir les voyageurs.
Elle est dédiée à sainte Pétronille, dont le culte semble prégnant à Villars puisqu'on trouve également une statue en bois polychrome de la sainte, datée de 1714, dans l'église paroissiale du village. Elle est censée protéger contre la fièvre et les dangers menaçant les voyageurs ainsi que des avalanches.
L'édifice, antérieur à la fin du XVII^{e} siècle, inscrit sa pimpante façade, décorée de peintures et égayée d'un oculus bifide, dans un austère décor montagneux. La nef, de plan presque carré, abrite un autel très sobre derrière lequel se dessine l'encadrement d'un tableau aujourd'hui disparu. Tous les murs, intérieurs comme extérieurs, sont décorés de peintures murales en trompe-l'œil d'inspiration baroque rococo, œuvres de l'artiste Guy Ceppa, exécutées lors de la restauration de la chapelle en 1990.

Porte Saint-Antoine

Poterne

Vestiges de l'enceinte du village : porte Saint-Antoine, rue de la Juterie et poterne

On trouve encore des vestiges de l'enceinte médiévale, notamment la belle porte Saint-Antoine qui donnait accès au village par le côté nord. Elle s'ouvre sur l'actuelle rue de la Juterie, longue rue aux nombreux passages voûtés, où se trouvait autrefois le quartier juif. Une autre porte existait qui fut détruite par le tremblement de terre de 1887. De l'autre côté de la cité, l'ancienne poterne, intégrée autrefois à l'enceinte, porte encore les rainures permettant à une herse de coulisser.

La Maison de la Castres

La Maison de la Castres, fin XIII^{e} siècle

Les Chevaliers du Temple avaient des possessions à Villars qui dépendaient de la commanderie de Rigaud.
La Maison de la Castres, qui a connu de multiples remaniements, leur est attribuée et date sans doute de la fin du XIII^{e} siècle.
Elle servait peut-être de presbytère ou à accueillir les moines chevaliers lorsqu'ils se rendaient à Villars. L'édifice, dont le nom vient de cloître ou de *castrum* qui veut dire château, s'élève sur deux niveaux et conserve encore une délicate fenêtre géminée de style gothique, un « corbeau » sculpté, un bel escalier intérieur et un silo à blé en sous-sol. On y remarque également un linteau sculpté d'une étoile à six branches portant la date de 1586.

Allée des Grimaldi

Allée des Grimaldi, vers 1530

Cette allée, aujourd'hui sur un domaine privé, figure sur une gravure représentant Villars en 1682. Elle se cache derrière un mur contigu au cimetière, derrière l'église paroissiale. Son édification semble remonter à Jean Grimaldi, vers 1530. Il s'agit d'une double colonnade de deux fois 23 colonnes cylindriques, aboutissant à une terrasse en belvédère. Les colonnes étaient apparemment reliées entre elles par une traverse permettant de supporter une vigne grimpante. Cette allée devait probablement servir de promenoir au château des Grimaldi. Rares dans notre région, ces aménagements se retrouvent dans le nord de l'Italie où ils forment des pergolas destinées à porter une treille.

Moulin à huile

Ensemble artisanal de Villars-sur-Var

L'ensemble artisanal de Villars-sur-Var représente un intéressant témoignage du passé industrieux du village. Il comprend un moulin à huile et ses bassins de décantation, les vestiges d'un moulin à farine et de son bassin-réservoir, et un lavoir couvert. Autrefois s'y ajoutaient une scierie et une petite usine électrique. Le site est alimenté par le canal du Moulin qui amenait les eaux dérivées deux kilomètres plus haut dans le ravin de l'Espignole. Le moulin à farine a cessé de fonctionner depuis les années trente. Il y avait, selon le cadastre de 1865, deux moulins à huile à Villars-sur-Var au milieu du XIX^{e} siècle. Le moulin à huile communal, dont on voit les meules devant le parvis de l'église, était situé derrière le chevet de l'église. Celui du quartier artisanal, propriété privée depuis les années vingt, s'est arrêté en 1970. Racheté et restauré par la commune en 2002, le moulin est depuis 2010 en état de marche et ouvert à la visite. Il possède une roue hydraulique verticale à augets, et un très bel ensemble de machines dont la piste avec sa meule de 1 800 kg et deux presses. Le lavoir couvert, édifié en 1892, a été décoré par l'illustrateur et auteur de bande dessinée Edmond Baudoin, originaire de Villars-sur-Var.

Pont Sainte-Pétronille

Pont Sainte-Pétronille

Le pont Sainte-Pétronille, cité par Nostradamus en 1614 et visible sur un plan de 1662, semble le plus ancien passage permettant de franchir le Var sur le territoire de Villars.
Plusieurs fois victime des crues au cours de son histoire, car situé au niveau le plus étroit du passage du Var où le courant est le plus fort, le tablier du pont a été reconstruit à chaque fois.
Il faut descendre le chemin qui part de la route départementale 6202 entre Villars-sur-Var et Touët-sur-Var pour découvrir son élégante passerelle. La charpente métallique date des années vingt mais repose sur de superbes et séculaires arches de pierre.
Les culées, qui ont toujours résisté, seraient très anciennes, certains auteurs leur attribuant une origine romaine.

Vignes de Lunel

Vignes de Lunel

Les coteaux ensoleillés de Villars-sur-Var, exposés au sud-ouest, bénéficient d'un microclimat méditerranéen en milieu montagnard et de sols marneux et calcaires. C'est un très ancien terroir viticole, peut-être déjà exploité à l'époque romaine et au Moyen Âge.
Au milieu du XVI^{e} siècle, les Villarois commercialisent déjà leur production, comme en atteste une ordonnance de 1550, les confirmant dans leur droit de transporter et de vendre leurs vins où bon leur semble. En 1752, une enquête, ordonnée par l'intendant général, cite le vin comme un des principaux revenus communaux avec la soie. D'anciennes caves dans le vieux village témoignent de l'importance de la viticulture.
Florissante au XIX^{e} siècle, où elle est associée à la culture de l'olivier, la viticulture est touchée par la crise du phylloxera en 1900. Les surfaces viticoles diminuent fortement, même si de nombreux villageois produisent encore leur propre vin.
Aujourd'hui le vignoble perdure, préservé par quelques particuliers, notamment au quartier de Lunel.
Une exploitation reprise et agrandie à la fin des années quatre-vingts a permis au vin de Villars-sur-Var, blanc, rosé ou rouge, d'être le seul à bénéficier de l'AOC Côtes-de-Provence dans le moyen pays des Alpes-Maritimes.

Thiéry

THIÉRY

À 1 050 m d'altitude, le village de Thiéry, posé sur son étroit éperon rocheux, domine le vide, tel un navire au milieu d'un impressionnant cirque montagneux hérissé de crêtes et de vallons encaissés. Situé sur la rive gauche du Cians, Thiéry fait également partie du bassin versant du moyen Var. Le point culminant de la commune se situe à 1 784 m, au sommet du mont Fracha. Son territoire, traversé par la rivière Arsilane dont le cours se termine dans les gorges du Cians en une haute cascade, s'étend sur 2 224 ha, pour moitié recouverts de forêts. Le nom de Thiéry semble venir de *ter* ou *tar* qui désigne une butte, un promontoire.

Au XIII^e^ siècle, un habitat fortifié est mentionné à Thiéry en tant que fief des seigneurs de Beuil. En 1388, seul un château est mentionné. Le village est construit à son emplacement actuel entre la fin du XVI^e^ siècle et le début du XVII^e^ siècle. Possession des Grimaldi de Beuil jusqu'en 1621, date à laquelle Annibal Grimaldi est exécuté pour acte de félonie, le village devient le fief de Philiberto della Villana puis est cédé par son fils, en 1634, à un noble niçois, Honoré Claret Ponzone, dont la famille conserva le fief jusqu'à la Révolution.

La vie dans ce village montagnard était rude. Les parcelles cultivables étaient réservées à la culture du blé et au pâturage. Elles suffisaient à peine à nourrir une population relativement importante, d'environ 300 personnes jusqu'au début du XIX^e^ siècle. À la veille de la première guerre mondiale, la population n'était plus que de 190 habitants et l'exode rural se poursuivit jusqu'aux années quatre-vingts, depuis, la courbe démographique s'inverse pour de nouveau dépasser les 100 habitants en 2012.

Église paroissiale Saint-Martin

Église paroissiale Saint-Martin, XVI^{e}-XVII^{e} siècles

La construction d'origine pourrait remonter au XI^{e} siècle, mais le bâtiment actuel est le résultat d'un agrandissement du XVI^{e} siècle et d'un remaniement du XVII^{e} siècle, ce qui explique son aspect où se mêlent les styles roman et baroque. L'église paroissiale, restaurée à plusieurs reprises, est enclavée dans la partie supérieure du village et ne laisse apparaître qu'une partie de ses murs qui donnent sur une jolie place ensoleillée. Elle est orientée est-ouest avec une entrée latérale au sud, à la hauteur de la deuxième travée. La seule façade visible est recouverte de crépi. Le toit de tuiles canal est à deux pans et est agrémenté d'un clocheton à double arcature.

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Martin

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Martin

L'édifice de plan barlong, à nef unique voûtée en arêtes, possède deux chapelles latérales voûtées en plein cintre. Un arc doubleau sépare le chœur du chevet plat également sous voûte d'arêtes. La décoration est assurée par un entablement et des pilastres. Une crypte non visitable abrite les sépultures transférées lors du déplacement du cimetière. La paroissiale possède un important mobilier, parmi lequel on remarque dans la première travée un imposant baptistère avec baldaquin baroque en plâtre, aux colonnes torsadées, surmonté d'un groupe en stuc représentant le baptême du Christ.
Un retable monumental, début XVIII^{e} siècle, occupe le chevet, chargé d'angelots, de pampres, de colombes, de colonnes couronnées de chapiteaux corinthiens, le tout doré à la feuille d'or. Il encadre une huile sur toile représentant saint Martin, évêque de Tours. La chapelle latérale sud abrite une toile représentant *La Mort de saint Joseph*, datant de 1698, due au peintre niçois Jacques Bottero et classée au titre des Monuments historiques.

Mort de saint Joseph, 1698

Baptistère

Chapelle votive Saint-Roch

Chapelle votive Saint-Roch

Il s'agit d'une chapelle barrière comme l'indique sa situation à l'entrée du village et sa dévotion à saint Roch dont le culte était censé protéger de la peste. La chapelle était un lieu de pèlerinage cité comme tel en 1838.
Très simple, le petit édifice possède une nef couverte d'une voûte en plein cintre et un chevet plat. Il abrite une huile sur toile du XVIII^{e} siècle, récemment restaurée, représentant sainte Anne et saint Roch.

Chapelle de la Madone

Chapelle de la Madone

La chapelle est située à 2 km du village, sur un col à 1 150 m d'altitude, aux alentours duquel se situait une grande partie des champs de blé qui faisaient autrefois la richesse du village. Citée au XI^e^ et au XIV^e^ siècles, la Madone est un ancien prieuré médiéval connu sous le nom de Colle-de-Thiéry ; il comportait une église et un logis disposés en équerre.
La chapelle a probablement été reconstruite au XVII^e^ siècle. Au début du XX^e^ siècle, les photographies révèlent son état de délabrement, avant sa restauration vers 1908. À cette époque, on pouvait encore y voir les ruines d'un logis, avec porte en plein cintre accolée à la chapelle, aujourd'hui incorporée dans une maison privée. L'édifice a fait récemment l'objet d'une restauration et d'un aménagement de son parvis.
La chapelle est aujourd'hui l'objet d'un pèlerinage la première semaine de septembre.
De plan barlong, elle est longue de deux travées prolongées d'un chœur et possède un chevet plat. Elle est couverte en voûtes sur croisées d'ogives et est décorée de pilastres et d'une corniche qui court sur son périmètre intérieur.

Vestiges du château

Vestiges du château dit le Verger

En arrivant au village, on peut encore voir des pans de mur à l'aplomb de la route ainsi que les vestiges d'une tour sur une crête dominant l'entrée du village et le vallon de l'Arsilane. Il s'agit des vestiges du château des Grimaldi de Beuil édifié au Moyen Âge. Cette place forte, réputée imprenable, était une de leurs résidences favorites avant leur installation à Villars-sur-Var. Des documents d'archives et un plan du milieu du XVII^{e} siècle nous renseignent sur cette fortification dont l'architecture s'adaptait au relief escarpé. Elle possédait trois tours, deux rondes et une carrée, une cour intérieure avec une citerne, un donjon d'où partaient des escaliers donnant accès à de nombreuses salles, une chapelle et un verger. Le château fut détruit vers 1650 par ordre du duc de Savoie qui craignait que l'inexpugnable fortification puisse un jour servir de point d'appui à une rébellion.

Beffroi, place *deï Tubans*

Beffroi, place *deï Tubans*

La place communale rappelle le surnom des Thiérois, « les *Tubans* », c'est-à-dire les enfumés, peut-être à cause de la couleur noire des pierres utilisées pour la construction du village. La place, animée par le clapotis d'une fontaine, est entourée d'anciennes et hautes maisons dont la maison Léotardi et son linteau gravé. Au-dessus de la place se détache la silhouette altière du beffroi qui domine le village.
Il s'agit à l'origine d'un édifice privé, probablement de la fin du Moyen Âge, nommé « pigeonnier », et qui a été transformé en 1935 pour y installer une horloge publique.
En empruntant les étroites ruelles aux nombreux passages couverts, on découvre la place du Four où se trouve le four communal, reconstruit en 1930. Rénové en 1998, on y célèbre au mois de mai la fête du pain.

La table d'orientation

La table d'orientation

Un belvédère a été aménagé tout au bout de l'éperon rocheux où s'est implanté le village, probablement à proximité du site d'un premier château. Il offre une extraordinaire vue panoramique à 360°, allant du Dôme du Barrot, à la montagne du Cheiron. La table d'orientation en lave émaillée, érigée en 1998, permet au visiteur de se situer dans ce paysage où l'on peut admirer une multitude de cimes.

Touët-sur-Var

TOUËT-SUR-VAR

Le territoire de la commune s'allonge d'est en ouest sur les rives du Var et occupe une superficie de 1 498 ha. Au sud, les rives du Var s'élargissent en une petite plaine alors qu'au nord la barre rocheuse culmine à 893 m. Sur la rive droite du Var, où se situe le point le plus élevé de la commune à 999 m d'altitude, s'étend le domaine de la forêt et des crêtes rocheuses. La partie haute du village de Touët-sur-Var constitue un exemple remarquable de village perché. À l'aplomb d'une barre rocheuse dominant la rive gauche du Var, ses maisons hautes, faisant office de rempart, accrochent le regard des voyageurs qui passent en contrebas.

Des vestiges datant de l'époque romaine ont été retrouvés sur le plateau de Paillers mais la première mention écrite du site remonte au XIII^e siècle. Un château occupe probablement l'éperon qui domine l'agglomération actuelle, au nord, accompagné d'un village et de son église mentionnée en 1376. Partie intégrante de la Provence occidentale, le village devient propriété de la maison de Savoie en 1388 et est inféodé à la famille des Grimaldi de Beuil. En 1621, Annibal Grimaldi est exécuté pour félonie et ses terres redistribuées. Touët échoit alors à Filiberto della Vellana. Les siècles suivants, le village subit pillages et incendies jusqu'à la fin du Premier Empire. La communauté est pauvre. Au XIX^e siècle, un enfant du pays, Désiré Niel, député et inspecteur d'Académie, devient son bienfaiteur. À la fin du XIX^e siècle, avec la construction du chemin de fer et de la route, la vie qui se concentrait dans le village du haut se déplace au quartier des Granges et un nouveau bourg se développe autour de la route nationale et de la gare où s'installent les commerces. En 1909, Touët-de-Beuil devient Touët-sur-Var. La petite bourgade rurale profite des retombées du développement du tourisme au XX^e siècle en devenant une étape sur la route des sports d'hiver.

Église paroissiale Notre-Dame-de-la-Nativité

Le clocher

Église paroissiale Notre-Dame-de-la-Nativité, fin XVII^{e} siècle

Se profilant à l'extrémité nord du haut village, la silhouette de l'église Notre-Dame-de-la-Nativité, telle une figure de proue, achève de donner à Touët-sur-Var son allure imposante.
La particularité de l'église est d'être construite sur une arche monumentale qui enjambe la partie inférieure d'une cascade. Celle-ci dévale de la crête dominant le village en direction du cours du Var. À l'intérieur de l'édifice, une trappe s'ouvrant dans le sol de la nef permet de voir la cascade couverte.
Le bâtiment semble dater de la fin du XVII^{e} siècle et remplacer une église mentionnée en 1376, dont on ignore la situation exacte. Dédiée à la Nativité de la Vierge, l'église a subi de nombreux remaniements.
La façade de l'église étant aveugle, l'accès se fait par le mur gouttereau oriental grâce à un portail dont le linteau, daté 1690, est surmonté d'un oculus. L'église est orientée au nord.
Le clocher, à un étage campanaire, est accolé au mur gouttereau ouest, près du chevet.

Le chœur et le retable de l'église paroissiale Notre-Dame-de-la-Nativité

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-de-la-Nativité

De plan basilical, le bâtiment est constitué par une nef centrale, flanquée de deux collatéraux. Il est prolongé par un chœur, d'une travée de même longueur, à chevet plat. La communication entre nef et collatéraux est assurée par deux grands et larges arcs transversaux retombant sur de forts piliers polygonaux.
Les travées de la nef sont couvertes de voûtes d'arêtes légères tandis que les collatéraux sont couverts sur voûtes d'arêtes transversales. Le décor du chœur, sur les murs latéraux et le chevet, consiste en des peintures murales à motifs symboliques (Tables de la Loi, livre et étole, crosse et croix à double traverse, mitre, encensoir et cierge) sur fond de branches de cerisier portant des fruits ; l'architrave est peinte de feuillages d'or.
Au chevet, un imposant retable, à colonnes et fronton en bois, encadre une toile signée Jacques Viani de Vence, représentant une *Vierge à l'Enfant*, datée 1649, dominant les saints Étienne, Martin, Honorat et Sébastien. Dans chaque bas-côté, deux autels latéraux plaqués contre les murs sont surmontés de retables.

Chapelle Saint-Martin

Chapelle Saint-Martin, XII^{e}-XIII^{e} et XX^{e} siècles

Située en bas du village médiéval, dans la partie moderne de Touët-sur-Var, l'église est édifiée sur une place mitoyenne de l'important axe routier Nice-Digne. Au début du XX^{e} siècle, elle n'était qu'une ruine sans toiture et servait de cimetière, comme en témoignent les croquis d'Alexis Mossa.
C'est entre les deux guerres et au début des années cinquante qu'elle est reconstruite. Ancien prieuré bénédictin au début du XIII^{e} siècle, l'édifice est aujourd'hui utilisé comme paroissiale. De taille modeste, il présente à l'extérieur comme à l'intérieur un bel appareillage en pierres apparentes. Un clocher moderne, à étage campanaire unique, avec baies géminées, a été remonté contre le mur nord de l'abside. Le toit est couvert de tuiles canal avec une petite corniche en boudin. Si l'abside et son cul-de-four semblent d'origine, les murs gouttereaux et le mur pignon de façade ont été remontés et reconstitués sur au moins le tiers supérieur, avec des remplois d'éléments récupérés sur place, notamment en ce qui concerne les baies. Les parties anciennes sont essentiellement l'abside et la base des murs gouttereaux.

L'intérieur de la chapelle Saint-Martin

L'intérieur de la chapelle Saint-Martin

À l'intérieur, une nef unique de plan rectangulaire est prolongée d'une abside légèrement resserrée. Deux baies percent le mur nord ; elles sont étroites, surmontées d'arcs brisés monolithes. Trois baies s'ouvrent dans le mur sud, surmontées d'un arc plein cintre et de deux arcs surbaissés appareillés, de reconstitution moderne. Dans l'abside, la baie axiale plus large, couverte d'un arc plein cintre, est légèrement ébrasée vers l'intérieur. Le couvrement moderne est constitué d'une charpente apparente supportant une toiture en bâtière. Dans le mur nord, l'entrée latérale d'origine reste en place avec un encadrement en arc brisé à l'extérieur en arc surbaissé à l'intérieur ; elle a été aménagée en chapelle latérale.

Chapelle Saint-Jean-Baptiste ou chapelle des Pénitents blancs

Chapelle Saint-Jean-Baptiste ou chapelle des Pénitents blancs, XVII^{e} siècle

L'ancienne chapelle accueille toujours le voyageur qui remonte le chemin muletier qui donnait accès au vieux village perché à flanc de falaise. Ancienne église succursale, propriété de la confrérie des Pénitents blancs, elle accueillait les messes pour les habitants des quartiers alentour jusqu'au début du XX^{e} siècle. La confrérie aurait été fondée le 24 mars 1632 et la chapelle a pu être édifiée autour de 1640. Enquêtes et visites pastorales la citent en bon état jusque dans la première partie du XIX^{e} siècle.
Mais l'essor du quartier de la gare, à partir de la fin du XIX^{e} siècle, va contribuer peu à peu à l'abandon de ce lieu de culte.
À partir de 1986, des restaurations sont conduites. La chapelle est transformée en gîte mais conserve son aspect extérieur d'origine. La façade ocre est couronnée d'un clocheton maçonné à arcade unique, conservant une cloche, et sommé d'une croix métallique. Elle est percée d'une porte axiale agrémentée d'une corniche moulurée en pierres, d'une baie en plein cintre et d'un fenestron rectangulaire à gauche. La couverture est en tuiles canal sur double génoise en façade, simple sur les murs gouttereaux. L'intérieur, réaménagé, conserve l'élévation et le couvrement d'origine de la nef et du chœur.

Chapelle Saint-Antoine-l'Ermite

Chapelle Saint-Antoine-l'Ermite

La modeste chapelle Saint-Antoine, située en aval de l'agglomération, est à proximité des berges du Var qu'un pont passerelle enjambe à quelques mètres de là. Chapelle barrière, elle est dédiée à saint Antoine l'ermite et accueillait le voyageur qui franchissait le fleuve pour gagner Ascros et la vallée de l'Estéron. Avec la petite grange qui lui est mitoyenne, elle semble garder l'accès au village. La façade de l'édifice, qui pourrait dater du XVII^{e} siècle, surprend par sa dissymétrie, due à une modification effectuée en 1935 pour élargir le passage et rendre le pont accessible aux véhicules. La façade, percée d'une porte à l'origine axiale, présente deux fenestrons étroits et hauts et un oculus ébrasé vers l'extérieur. Un clocheton maçonné prolonge le mur pignon. Le toit est couvert de tuiles rondes. L'intérieur, à nef unique et chevet plat, est couvert d'une voûte en berceau plein cintre. La chapelle possédait un tableau, aujourd'hui déplacé dans l'église paroissiale.

Chapelle Notre-Dame-de-la-Nativité dite Notre-Dame-des-Champs ou du Cians

Chapelle Notre-Dame-de-la-Nativité dite Notre-Dame-des-Champs ou du Cians

Située à proximité du confluent avec le Cians, la chapelle se trouve en amont du village. Citée comme possession de l'abbaye de Lérins en 1274, elle le resta jusqu'au XVIII^{e} siècle.
Du bâtiment médiéval d'origine, il ne subsiste que quelques vestiges au niveau de l'abside. La chapelle a été en partie reconstruite entre la fin du XVII^{e} siècle et le XIX^{e} siècle.
En 1962 fut découverte, dans l'épaisseur du mur, une statue de Vierge à l'Enfant d'époque médiévale.
La façade et le large porche reposant sur quatre robustes piliers accueillent le voyageur venant de Puget-Théniers.
La porte encadrée de deux larges baies, voûtées en plein cintre, est surmontée d'une petite niche ovale. Les murs latéraux sont en pierres apparentes. Au-dessus du porche, le mur pignon est dominé par un clocheton maçonné à arcade unique avec cloche et est sommé d'une croix métallique. L'abside, partie médiévale du sanctuaire, est recouverte de lauzes récentes alors que sur le reste du bâtiment, ce sont des tuiles canal sur génoise simple.
Dans le mur nord, une large baie rectangulaire ouvre sur les combles. Dans le mur sud, la porte latérale a conservé son encadrement appareillé en arc brisé.
À l'intérieur, la nef unique, couverte en berceau plein cintre surbaissé, est prolongée d'une abside semi-circulaire en cul-de-four qui conserve un appareillage visible et une corniche.

Belvédère et table d'orientation sur le site de l'ancien château

Vestiges du château de Touët-sur-Var et table d'orientation

Les vestiges d'un château occupent l'éperon rocheux qui domine l'agglomération actuelle, au nord. Le château est mentionné en 1293 et fait partie des possessions des seigneurs de Beuil. Il fut sans doute démantelé après la mort, en 1621, d'Annibal Grimaldi, condamné pour crime de haute trahison envers son suzerain, le duc de Savoie. Il semble avoir été de taille modeste ; on peut encore voir les restes d'un donjon carré et les vestiges du mur d'enceinte fortifiée. La commune a érigé récemment une esplanade qui, avec sa table d'orientation, est un belvédère sur la vallée du Var.

Portes peintes

Portes peintes, XX^{e} siècle

De nombreuses portes du village de Touët-sur-Var sont décorées de peintures aux motifs divers qui donnent un cachet particulier aux rues du village d'en haut comme au quartier des Granges.

Façade du Relais de Valberg

Meule de l'ancien moulin à huile

Le Relais de Valberg

Le Relais de Valberg, situé sur la route de Digne, présente une façade couverte de fresques évoquant l'époque des premières stations de ski. Le bâtiment héberge la mairie, la poste, la bibliothèque et l'ancien moulin à huile avec ses meules et son pressoir. Il abrite également une originale et unique galerie des portraits des présidents de la République française, depuis Louis-Napoléon Bonaparte jusqu'à nos jours.

Lieuche

LIEUCHE

La commune de Lieuche s'étend sur 1 340 ha dans un environnement de sommets formant un cirque montagneux. L'altitude maximale est de 1 784 m. Les cours d'eau sont peu importants, si ce n'est celui de Chaudanne. On accède au village, situé à 850 m d'altitude en rive gauche du Cians et au bord d'un précipice vertigineux, par une succession de lacets.

C'est sans doute de sa situation que Lieuche tire son nom, qui vient de *lep,* ravin, éboulement en pré-indo-européen, ou terrain en pente, en celto-ligure. Un habitat fortifié dénommé Lieuche est connu durant la première moitié du XIII^e^ siècle. Il comprend un château, un village et une église mentionnée en 1351. Le village actuel et son église sont construits à une époque plus tardive. Fief des Faucon de Glandèves puis des Grimaldi de Beuil jusqu'en 1621, Lieuche passe successivement aux della Villana, aux Claretti et aux Sappia de Rossi.

Du fait de son territoire exigu, Lieuche n'a jamais compté un grand nombre d'habitants. Les principales ressources sont le bois et l'élevage ovin ou caprin. À la fin du XIX^e^ siècle, la communauté n'avait toujours pas les moyens de financer les travaux nécessaires pour amener l'eau au village, ce qui ne sera fait qu'en 1911, date à laquelle la commune se dote enfin d'une fontaine et d'un lavoir. Depuis 1876, la population, composée de familles d'agriculteurs impécunieux, n'a fait que diminuer, passant de 114 habitants à 76 habitants en 1911. La première guerre mondiale confirma cette tendance démographique à l'exode rural. La commune compte actuellement 38 habitants.

Église Notre-Dame-de-la-Nativité

Église Notre-Dame-de-la-Nativité, XV^e^-XVIII^e^ siècles

La silhouette de l'église Notre-Dame-de-la-Nativité signale le village de Lieuche perché en surplomb au-dessus de la vallée. Une première église médiévale, dont il subsiste l'abside, est mentionnée sous le nom de *Beate Maria de Liauche* en 1378. Elle fut sans doute remaniée à la fin du Moyen Âge où elle accueillit le splendide retable attribué à Louis Bréa, daté de 1499. Reconstruite au XVII^e^ siècle, elle semble avoir été achevée au tout début du XVIII^e^ siècle, comme le confirme la date de 1703 sur le maître-autel. En 1753, une visite paroissiale mentionne le mauvais état de l'église, mais la communauté appauvrie n'a pas les fonds nécessaires pour y remédier. Les premières restaurations commencent après l'annexion du comté de Nice en 1860. Mais, en 1887, le tremblement de terre vient compromettre les efforts de la commune en faisant de gros dégâts ; le clocher s'effondre tandis que le porche menace d'en faire autant. En 1891, l'église est reconstruite sans son porche, jugé inutile. De style baroque rustique, elle n'est pas orientée, sans doute à cause d'une topographie du site très contraignante. La façade recouverte de crépi est très sobre. Son clocher latéral est en pierre apparente. L'abside, seule partie médiévale, est de style roman et recouverte de tuiles canal comme le reste de la toiture.

L'intérieur de l'église Notre-Dame-de-la-Nativité

L'intérieur de l'église Notre-Dame-de-la-Nativité

Le plan de l'édifice adopte celui de la croix grecque avec deux chapelles latérales à la hauteur du transept. Le chevet plat est prolongé par une abside médiévale en cul-de-four séparée du chœur par le monumental retable de l'*Annonciation*.
La simplicité de l'église à la douce lumière ocre sert d'écrin au polyptyque attribué à Louis Bréa.

Retable de *L'Annonciation*

Retable de *L'Annonciation*, attribué à Louis Bréa, 1499

Il s'agit d'un polyptyque, classé au titre des Monuments historiques, d'une facture et d'un état de conservation exceptionnels. À l'arrière du polyptyque, une inscription nous renseigne sur le nom du donateur, un enfant du pays, Louis Lausi, et sur la date de la commande, 1499. Attribué par les spécialistes au peintre niçois Louis Bréa, l'œuvre est partagée en huit compartiments. Les douze apôtres autour du Christ sont représentés sur la prédelle. Sur le panneau central, de gauche à droite, on peut identifier saint Louis de Toulouse avec le donateur, l'Annonciation et saint Antoine l'ermite ; sur le fronton, de gauche à droite, figurent saint Christophe et saint Jean-Baptiste, le Christ en croix, saint Michel l'archange et sainte Catherine d'Alexandrie.

Retable de *L'Annonciation*, détail : Crucifixion

Retable de *L'Annonciation*, panneau central

Retable de *L'Annonciation*, détail : saint Louis de Toulouse et L. Lausi le donateur

Retable de *L'Annonciation*, L. Bréa, détail : saint Georges et sainte Catherine d'Alexandrie

Chapelle Saint-Macaire

Chapelle Saint-Macaire et Saint-Antoine, XVII^{e} siècle

La chapelle est accrochée au-dessus du vide dans un virage de la route, à 500 m en aval du village. Elle offre l'ombre protectrice de son auvent dans un cadre aride et austère.
Le saint tutélaire, Macaire, semble être l'évêque de Jérusalem car les statues présentes dans la chapelle et dans l'église paroissiale le représentent en vêtements sacerdotaux.
Ce dernier était patriarche de Jérusalem au IV^{e} siècle, sous le règne de Constantin. Il fut à l'origine de la construction du Saint-Sépulcre.
La chapelle remonte peut-être au XV^{e} siècle où elle sert probablement de chapelle barrière pour arrêter les épidémies.
Le bâtiment actuel semble dater du XVII^{e} siècle. Il s'agit d'une grande chapelle précédée d'un large porche reconstruit après le tremblement de terre de 1887. La façade de la chapelle est constituée d'un muret supportant une grille de bois peint encadrant la porte, et laissant voir l'intérieur, le tout surmonté de barreaux en éventail.
La nef est de plan presque carré à chevet plat. Les murs sont peints en ocre orangé pour la partie basse et en bleu pour la partie haute, de même que la voûte plein cintre décorée de motifs floraux.
Une statue du saint éponyme occupe la niche centrale au-dessus de l'autel.

Rigaud

RIGAUD

Le territoire de Rigaud s'étend sur 3 250 ha au confluent du Var et du Cians. La Tête de Rigaud à 1 906 m est le point culminant de la commune. Le paysage très montagneux est entrecoupé de ravins, sauf la partie centrale occupée par le plateau de Dina dont l'altitude moyenne est de 1 000 m. Le village, perché à 753 m d'altitude sur un éperon-col, jouit d'un vaste panorama sur la basse vallée du Cians. Selon André Compan, l'origine du nom de Rigaud viendrait soit du germanique *ric* (puissant) et *waldon (*gouverner), soit du provençal *giagaou* (le rouge-gorge).

Le territoire est occupé dès l'Antiquité par les Ligures puis par les Romains. Au XII^e^ siècle, des membres de la famille seigneuriale de Rigaud occupent des postes importants dans l'Ordre du Temple et sont sans doute à l'origine de l'installation d'une commanderie. Après la chute des Templiers, la commanderie échoit aux Hospitaliers de Saint-Jean. À la fin du XIV^e^ siècle, le village devient fief des Grimaldi de Beuil jusqu'à la fin misérable d'Annibal Grimaldi ; Rigaud est érigé alors en comté au profit des Caissotti, en 1622.

Les Rigaudois sont des agriculteurs qui pratiquent la polyculture vivrière de type méditerranéen avec du blé, des oliviers, de la vigne et des cultures maraîchères sur les terres arrosables. La population reste relativement stable jusqu'à la première guerre mondiale, oscillant autour de 500 habitants dont la moitié est répartie dans les épars ou « campagnes » comme le Moulin ou le plateau de Dina, ancien grenier à blé du village, où une école primaire fonctionna jusqu'à la fin des années trente. Pendant la deuxième guerre mondiale, de janvier à avril 1944, le plateau de Dina fut le théâtre d'actions de la Résistance. Les résistants y récupéraient les armes parachutés par les alliés.

Église paroissiale Saint-Antoine-et-de-la-Transfiguration

Église paroissiale Saint-Antoine-et-de-la-Transfiguration

Située au milieu du village, l'église paroissiale de Rigaud, sous des allures de forteresse, présente un aspect extérieur complexe qui témoigne de toutes ses transformations. Dédiée à saint Antoine l'ermite, sa construction remonte probablement au Moyen Âge, sous forme d'une chapelle vouée au culte du saint Sauveur, dont on peut encore voir les soubassements et un mur en petit appareil. Au XVII^{e} siècle, devenue église paroissiale, elle est agrandie et modifiée dans le style baroque. Entre 1861 et 1866, une travée supplémentaire, une sacristie et un nouveau clocher carré couvert de petites tuiles rondes en écailles lui sont ajoutés.
L'édifice est couvert par une toiture en bâtière et des tuiles canal.

L'intérieur de l'église paroissiale Saint-Antoine-et-de-la-Transfiguration

L'intérieur de l'église Saint-Antoine-et-de-la-Transfiguration

L'intérieur de l'église présente un style baroque. La nef unique, couverte d'une voûte en berceau surbaissé à pénétrations, est rythmée de travées délimitées par des pilastres supportant de minces doubleaux. Les chapelles latérales sont surmontées d'arcs transversaux en plein cintre et abritent quatre retables à colonnes lisses, frontons curvilignes et angelots.
Le chevet plat reçoit un monumental retable, à colonnes torses et grand fronton avec sculpture qui s'élargit de niches latérales à cul-de-four abritant de grandes statues en stuc blanc.
Derrière le retable, la nef se prolonge d'une sacristie fermée par un mur à trois pans. L'église possède des pièces de mobilier inscrites ou classées au titre des Monuments historiques, parmi elles se signalent un retable, daté de 1614, représentant la Vierge du Rosaire entourée de 15 petits panneaux illustrant d'une façon naïve et touchante les principales étapes de sa vie ainsi qu'une statue de saint Antoine l'ermite du XVI^{e} siècle. D'intéressantes peintures murales datées de 1759, sur la chapelle à droite, représentent le village de Rigaud.

Retable de la Vierge du Rosaire, 1614

Statue de saint Antoine l'ermite, XVI^e siècle

Chapelle Sainte-Catherine-d'Alexandrie

Chapelle Sainte-Catherine-d'Alexandrie, milieu XIX^e siècle

À cheval sur un promontoire rocheux, en aval du village, la chapelle domine la vallée du Cians. Sa construction semble remonter à la seconde moitié du XIX^e siècle, puisqu'elle apparaît comme neuve sur une carte postale vers 1900.
Une partie de la chapelle est peut-être plus ancienne.
L'édifice a été récemment restauré. Sa façade est percée d'une porte axiale encadrée de deux baies rectangulaires.
Elle est surmontée d'un oculus ovale.
Le toit de tuiles canal porte un clocheton maçonné sur le pignon.
La nef, à la touchante modestie, est égayée par les couleurs pimpantes de ses murs. À chevet plat, elle est couverte en berceau plein cintre ; des doubleaux et des pilastres peints en trompe-l'œil délimitent les travées. Une niche au-dessus de l'autel abrite la statue saint-sulpicienne de la sainte éponyme.

Chapelle Saint-Marc-Évangéliste

Chapelle Saint-Marc-Évangéliste, hameau de Rubi

La petite chapelle, bâtie en pierre rouge, dresse sa façade au détour de la route sinueuse menant au hameau de Rubi. Les habitants de Rigaud venaient y implorer saint Marc pour obtenir la pluie, sans doute depuis le XVII^{e} siècle. La chapelle est citée lors de la visite pastorale du 30 avril 1759. Au début du XX^{e} siècle, on y dit au moins quatre messes par an. En 1903, elle est simplement citée. En 1978, sa toiture avait été démontée laissant la voûte à nu. En 1990 l'édifice a été restauré. À l'origine, la façade était ouverte. Bouchée depuis, elle est percée d'une porte axiale flanquée d'un seul fenestron à droite et surmontée d'un petit oculus. Un clocheton maçonné couvert de tuiles rondes prolonge le pignon. La nef unique, strictement rectangulaire, sans resserrement au niveau du chœur, est couverte d'une voûte en berceau plein cintre non appareillée.

Chapelle Saint-Sauveur

Chapelle Saint-Sauveur, plateau de Dina

Probablement édifiée au XVII^e siècle, la chapelle Saint-Sauveur, construite sur le plateau calcaire de Dina, était si isolée en 1749 que l'évêque, lors d'une visite pastorale, indique ne pas s'y être rendu à cause de son éloignement. Au début du XX^e siècle, on y disait deux messes par an. À cette époque, le plateau calcaire de Dina était cultivé en céréales et abritait une population assez importante pour y justifier la création d'une école mixte en 1912.

Chapelle Saint-Joseph

Chapelle Saint-Joseph, hameau de la Cerise, XVII^{e} siècle

Du haut de son promontoire rocheux, la chapelle Saint-Joseph, telle une sentinelle, semble surveiller le confluent du Var et du Cians. Aux alentours, de nombreux vestiges de bâtiments témoignent de l'existence d'un important hameau.
La visite pastorale du 30 avril 1749 mentionne la « chapelle Saint-Joseph dans le terroir en bon état ». Elle est indiquée en 1903, de même que dans l'enquête d'Alexis Mossa.
Une restauration a eu lieu en 1986.
La chapelle, orientée nord-sud, accueille le visiteur en haut d'un chemin escarpé et raide. La façade est surmontée d'un large oculus. Un clocheton maçonné élancé s'élève sur le pignon.
La toiture en bâtière et génoise simple est recouverte en tuiles canal.
La nef unique à chevet plat est divisée en deux parties ; celle du chevet est plus étroite par épaississement des murs latéraux et de la voûte. Le couvrement est en berceau plein cintre, côté chevet, et en berceau à pénétrations, côté entrée.

Vestiges de la chapelle Notre-Dame

Notre-Dame-de-l'Assomption, quartier du Baus

Au bord du plateau calcaire de Dina, les vestiges de la chapelle dominent les gorges du Cians sur le chemin muletier descendant vers la vallée du Var. Mentionné en 1200 comme église du Cians inférieur, devenu chapelle rurale vers le début du XVI^{e} siècle, ce modeste édifice était l'objet d'une messe annuelle au XIX^{e} siècle et d'un pèlerinage jusqu'à la deuxième guerre mondiale.
La façade de la chapelle sans clocheton indique clairement qu'elle a été fermée postérieurement à la construction initiale.
La nef est couverte en berceau plein cintre. La toiture en bâtière porte encore quelques tuiles canal.

La maison du Miel

La maison du Miel, ancienne chapelle Saint-Sébastien, des Pénitents blancs

La maison du Miel occupe les murs de la chapelle Saint-Sébastien, des Pénitents blancs, désaffectée depuis 1903, dont elle conserve la façade à l'élégant oculus quadrilobé. Aménagée depuis peu, elle permet de découvrir un aspect typique de l'économie rurale du village où l'apiculture fut et est encore présente.
Au début du XIX^{e} siècle, il existait près de 600 ruches à Rigaud mais c'est au XX^{e} siècle que l'exploitation se développe, notamment au quartier du Rubi. Il s'agit d'un miel rustique fort apprécié pour son goût de lavande et de serpolet. La maison du miel anime des activités pédagogiques et présente d'anciennes ruches traditionnelles faites dans des troncs d'arbres ou en paille, et des ruches de la fin du XIX^{e} siècle dites « baldens », à cadre mobiles, mieux adaptées à la région.

Moulin à huile

Moulin à huile

Le très ancien moulin à huile, remis en état et ouvert au public par la commune, nous est parvenu quasiment intact depuis le XVII^{e} siècle, il s'agissait alors d'un moulin dit « banal » que les villageois devaient utiliser obligatoirement, moyennant une redevance qui tombait dans l'escarcelle de leur seigneur. Vendu à la commune en 1679, le moulin à huile, qui fut ensuite cédé à un particulier, a la particularité d'être un des rares moulins « à sang » (actionné par la force musculaire, en l'occurrence probablement un âne) conservé dans les Alpes-Maritimes. Autrefois, le territoire de Rigaud était planté d'oliviers sur environ 64 ha mais les gels de l'hiver 1789 puis ceux de 1956 et 1985 ont mis un terme à l'exploitation des oliveraies. Le moulin n'est plus aujourd'hui qu'un émouvant et précieux témoin du passé du village où il pouvait sans doute traiter une trentaine de tonnes d'olives chaque année.

Pierlas

PIERLAS

Le village de Pierlas se découvre au milieu d'un paysage très minéral, peut-être à l'origine du nom de Pierlas, *pru*, pierre en pré-latin. Son territoire, d'une superficie de 3 131 ha, s'étend dans un cirque de montagnes dont le point culminant est le pic des Cluots à 2 150 m. Les cours d'eau sont les torrents du vallon de la Villette et du Coulié qui grossissent le vallon de Pierlas, affluent du Cians. Le village est perché à 900 m d'altitude sur un promontoire rocheux. Il s'articule en deux parties, une supérieure qui s'enroule autour d'un piton rocheux et une inférieure qui suit le dénivelé de la pente vers le vallon de Pierlas. Les maisons sont serrées sans ordre apparent et l'ensemble présente un aspect défensif avec des passages voûtés, des maisons hautes aux pierres gris-beige, et des restes de tours, intégrés dans les habitations.

L'installation du village pourrait remonter au XII^e^ siècle. Une église est mentionnée en 1376. Durant l'époque moderne, l'agglomération s'est développée vers un nouveau quartier, au nord-est du rocher, et une nouvelle église paroissiale est érigée, sans doute au XVI^e^ siècle. Fief des Grimaldi de Beuil, Pierlas passe en 1621 à Annibal Badat, gouverneur de Villefranche. Pierlas est érigé en comté au profit des Ciais en 1764.

Au XIX^e^ siècle, le village compte près de 300 habitants vivant presque exclusivement de l'élevage de chèvres et de moutons. À la fin du XIX^e^ siècle, isolé au fond de son vallon, Pierlas ne peut résister à l'exode rural. La population est de 67 habitants en 1975 et l'école ferme définitivement au début des années deux mille, mais l'apport de retraités venus vivre au village a légèrement fait remonter la courbe démographique avec 89 habitants en 2012. À noter que le village a été récemment désenclavé grâce à la prolongation de la route vers Ilonse et la vallée de la Tinée.

Église Saint-Sylvestre-Saint-Martin

Église Saint-Sylvestre-Saint-Martin

Possession, dès le Moyen Âge, des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, une église est citée plusieurs fois au cours du XIV^{e} siècle. L'église actuelle date sans doute du XVI^{e} siècle. En 1739, le prêtre Giovanni Battista Raiberti est nommé par le grand maître de l'ordre de Malte. L'église a été maintes fois remaniée entre le XIX^{e} et le XX^{e} siècle et récemment restaurée. L'édifice occupe une position presque défensive. Il est accolé au rocher qui, tel un grand mât, domine le village.
L'église est orientée nord-ouest-sud-ouest ; son entrée est latérale et orientée à l'ouest. Construite en pierre calcaire apparente, elle possède un clocher mur à trois baies doté de trois cloches.

L'intérieur de l'église Saint-Sylvestre-Saint-Martin

L'intérieur de l'église Saint-Sylvestre-Saint-Martin

De plan barlong, la nef longue de trois travées se termine sur un chevet plat séparé par un arc triomphal avec une inscription en latin.
Entre autres biens mobiliers, l'église possède deux retables du XVIII^{e} siècle et une toile représentant la Vierge. Sur le mur du fond, on notera la présence d'une toile représentant le saint éponyme. Saint Sylvestre fut le premier pape de la Chrétienté après la proclamation de la liberté de culte par l'empereur Constantin. Représenté en habits pontificaux, il est accompagné d'un taureau qu'il ressuscita et d'un dragon qu'il apprivoisa.
Des fonts baptismaux sont également représentés puisque, selon la légende, il baptisa l'empereur Constantin.
Il est fêté le 31 décembre et est invoqué pour la protection des animaux domestiques, des maçons et des tailleurs de pierres à qui il donna l'occasion de construire maintes églises durant son pontificat.

Chapelle Notre-Dame-des-Carmes

Chapelle Notre-Dame-des-Carmes

Située au nord du village, à proximité du cimetière, la petite chapelle, dont la construction semble dater du XVII^{e} siècle, est dédiée à Notre-Dame-des-Carmes. Notre-Dame des Carmes ou du Mont Carmel est un des divers noms de la Vierge. Ainsi désignée, c'est la sainte patronne de l'ordre religieux du même nom, qui tire son nom du mont Carmel en Israël. La façade de l'édifice, percée d'une porte encadrée de deux oculus agrandis verticalement en rectangle, est orientée à l'est. Rénovée récemment, le crépi a effacé la croix peinte qui surmontait la porte mais laisse deviner la marque du grand arc qui donnait sur la chapelle alors ouverte pour accueillir les voyageurs ou les fidèles. La toiture à deux pans est recouverte de tuiles canal. L'intérieur très simple abrite la copie d'une *Pietà* qui est conservée dans l'église paroissiale.

Vestiges de la chapelle Saint-Sylvestre

Vestiges de la chapelle Saint-Sylvestre

En quittant le village en direction d'Ilonse, sur un replat dominant le val de Pierlas, la chapelle Saint-Sylvestre se trouve peut-être sur le premier emplacement du village. Le site a fait dans les années deux mille l'objet d'une mise en valeur avec la construction d'une rampe d'accès et d'une campagne de fouilles permettant la découverte des vestiges et leur restauration.
De l'antique chapelle Saint-Sylvestre de style roman lombard, dont l'édification semble remonter au XII^{e} siècle, il ne reste plus que l'abside, le sol et les bases des murs latéraux en belle pierre calcaire grise. L'abside voûtée en cul-de-four n'est pas sans rappeler celle de l'église paroissiale de Lieuche. On peut voir encore l'arc triomphal en pierres dressées qui se distingue du reste des vestiges édifiés en simple appareil de pierres équarries.

Fontaine-lavoir

Fontaine, détail du pilier

La fontaine-lavoir, place de la Mairie

La place principale du village se situe à l'arrivée de la route, à la jonction entre le village supérieur et le village inférieur. La mairie et autrefois l'école – sa façade date du début des années trente – jouxtent la fontaine-lavoir.
En 1838, la municipalité décide d'amener l'eau dans le village, grâce à des travaux de captage et de canalisation, et de se doter d'une fontaine-lavoir. Le monument, qui aujourd'hui agrémente la place principale du village de son bruissement, est daté de 1858 comme l'indique la date gravée sur le linteau de la voûte.
Il s'agit d'un bel ensemble, en pierre calcaire, formant deux arcades voûtées en plein cintre reposant sur trois piliers et abritant les fontaines. Les linteaux de voûte porte les inscriptions 18 et 58 séparées par une gerbe d'eau. Le pilier central porte en décoration un symbole en forme de croix à virgule. Sur le côté, un petit lavoir est appareillé de même.

Vieille maison et passage voûté

Porte d'accès au village

Beuil

BEUIL

Entre haute et moyenne montagne, le territoire de Beuil offre un paysage à dominante alpine avec au nord plusieurs sommets dépassant les 2 000 m d'altitude. Le sud est occupé par des plateaux couverts de prairies et de bosquets de mélèzes. Le Cians, dont les gorges encaissées traversent la commune dans sa partie méridionale, est le principal cours d'eau, au côté de nombreux torrents qui entaillent les reliefs. Le village, à 1 450 m d'altitude, surveille de son piton rocheux la sortie des gorges du Cians et s'étend au pied du mont Mounier dont la masse imposante le domine de ses 2 817 m. Plusieurs hameaux s'éparpillent sur son territoire dont celui des Launes, à l'ouest, le plus important.

Le territoire est occupé dès l'époque romaine. Un habitat fortifié dénommé Beuil est mentionné dès la première moitié du XIII^e^ siècle. La commune actuelle semble résulter de la réunion de plusieurs territoires d'origines diverses. Le plus ancien serait centré sur ce qui est aujourd'hui la chapelle Saint-Jean.

L'histoire de Beuil se confond avec celle de la célèbre famille des Grimaldi qui en devinrent les seigneurs en 1315 et dominèrent une grande partie du haut pays niçois jusqu'à la chute d'Annibal Grimaldi en 1621. Beuil, érigé en comté depuis 1561, passa aux mains des Cavalca de Parme. Le bourg, que les Grimaldi avaient délaissé dès le XIV^e^ siècle, vécut en autarcie jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, pratiquant l'élevage et l'agriculture. À la Belle Époque, le chevalier Victor de Cessole, célèbre alpiniste et érudit, fit découvrir Beuil et le plateau des Launes aux nouveaux adeptes des sports d'hiver. La commune devint alors une des premières stations de ski du sud des Alpes. Aujourd'hui Beuil-les-Launes, associé à la station de sports d'hiver de Valberg, sur le territoire voisin de Péone, continue d'accueillir des touristes, hiver comme été. Cette activité a permis à Beuil de maintenir sa population.

Église paroissiale Notre-Dame-du-Rosaire et Saint-Jean-Baptiste

Église paroissiale Notre-Dame-du-Rosaire et Saint-Jean-Baptiste, 1687

Initialement construite en tant que chapelle du Rosaire en 1687, l'édifice est devenu église paroissiale après qu'un incendie ait détruit, en 1794, l'église Saint-Jean-Baptiste qui jouxtait le cimetière en contrebas du village. En 1861, le bâtiment, très abîmé, nécessitait d'importants travaux. Le conseil municipal envisagea même d'édifier un nouveau lieu de culte. Finalement, l'église fut remise en état, agrandie et l'entrée modifiée se fit du côté ouest. En 1902, c'est la toiture qui fut entièrement refaite. Entre 1946 et 1949, la façade a été fortement remaniée.
Une restauration générale de l'édifice a eu lieu entre 1989 et 1999.
La façade est en appareil irrégulier à joints fins, incluant dans l'angle sud-ouest un clocher-tour. Celui-ci, de style roman lombard, à unique étage campanaire, est surmonté d'une flèche pyramidale de pierre. Sur le linteau de la porte figure la date 1687.
La façade présente une loggia surmontant le portail d'entrée et correspondant au narthex. Le chevet à trois pans intègre à l'extérieur une étroite baie en plein cintre appareillée et ébrasée vers l'extérieur, qui est un remploi d'un édifice précédent.
La toiture est couverte en bardeaux.

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-du-Rosaire et Saint-Jean-Baptiste

L'intérieur de l'église paroissiale Notre-Dame-du-Rosaire et Saint-Jean-Baptiste

L'intérieur de l'église se compose d'une nef unique rectangulaire de trois travées, la première étant occupée par une vaste tribune. Les séparations des travées sont marquées par des pilastres engagés sur dosserets, à chapiteaux dédoublés de part et d'autre de la corniche à architrave. Le chœur est légèrement resserré par deux pilastres plus saillants. Le couvrement est sur croisées d'ogives à nervures apparentes polygonales et à clés plates.
Le décor de style baroque utilise faux marbres, angelots en stuc et fresques. Le chevet accueille un monumental retable du *Rosaire,* au décor en stuc, avec doubles colonnes torsadées, encadrant un polyptyque de bois du début du XVIII^{e} siècle, dédié au *Rosaire.* Celui-ci est composé d'un panneau central entouré de 15 petits panneaux représentant la Passion. Parmi les œuvres, on remarque un panneau, peint probablement au XVI^{e} siècle, représentant sainte Lucie.

Retable du Rosaire

Sainte Lucie

Chapelle des Pénitents blancs

Chapelle des Pénitents blancs

Au cœur du village, la chapelle des Pénitents blancs, dédiée à la Sainte Croix, surplombe la place Joseph Garnier. Édifiée en 1630 sur l'emplacement d'un bâtiment plus ancien, elle était le siège de la confrérie du Gonfalon et de la Miséricorde, pénitents blancs voués à la Sainte Croix. La confrérie comptait près de 150 membres au début du XIX^{e} siècle. Elle assurait la gestion du secours mutuel et la collecte des grains pour prêter aux plus pauvres (c'est l'institution du Mont granatique), d'où la présence d'un grenier au-dessus de la chapelle. Abandonnée au milieu du XX^{e} siècle, elle a été restaurée à partir des années quatre-vingts. L'édifice est classé au titre des Monuments historiques depuis 1984. Orienté est-ouest, on y accède par un escalier aménagé au début du XX^{e} siècle. Son haut mur pignon porte d'élégantes peintures en trompe-l'œil d'inspiration baroque, dues au peintre fresquiste Guy Ceppa, et exécutées lors de la restauration des années quatre-vingts. Sa porte axiale est dominée par une niche portant une statue de la Vierge et une grande baie voûtée en plein cintre, elle-même dominée par un oculus. Le toit en pente, qui rappelle celui des maisons alpines, est recouvert de bardeaux de mélèze.

L'intérieur de la chapelle des Pénitents blancs

L'intérieur de la chapelle des Pénitents blancs

La nef surprend par ses larges dimensions, 14 m de long sur 8 m de large et 9 m de haut. De plan barlong, ses deux travées sont dans la continuité du chœur qui est délimité par un emmarchement et une barrière de communion. L'entrée est surplombée d'une tribune. La nef est couverte d'une voûte en plein cintre et est très richement décorée dans le style baroque. Pilastres à chapiteaux composites, architraves et corniches rythment la progression vers le maître-autel et son retable à doubles colonnades et architrave. Ces dernières entourent une toile du XVIII^{e} siècle, représentant une *Pietà*, copie d'une œuvre d'Annibal Carrache. Des fresques, à la dominante ocre et à motifs floraux, architecturaux ou géométriques, apportent à l'ensemble une ambiance chaude et exubérante.
Les murs latéraux abritent deux retables avec des toiles représentant le *Martyre de saint Sébastien* et *Notre-Dame du mont Carmel.* La chapelle présente un riche ensemble mobilier avec notamment des sculptures sur bois du XVIII^{e} siècle.

Chapelle Sainte-Anne

Chapelle Saint-Pierre

Chapelle Sainte-Anne, quartier des Launes

Située en bordure de route, à la limite du quartier des Launes, la chapelle Sainte-Anne est orientée nord-sud. La toiture avance en auvent au-dessus de la façade, ouverte par un grand arc en plein cintre. Le pignon est dominé par un clocheton maçonné très élancé. À l'intérieur, elle présente une nef unique rectangulaire d'une seule travée avec couvrement en berceau plein cintre. Le chevet plat est occupé par un petit retable en bois sculpté polychrome (bleu, or et blanc) qui encadre la niche centrale où figurent les statues de sainte Anne et de la Vierge.

Chapelle Saint-Pierre

La chapelle Saint-Pierre est située à l'extrémité d'un long éperon, près d'un col où passe un chemin muletier qui descendait de Beuil vers le littoral en contournant, par le haut, les gorges du Cians. Elle est implantée en porte-à-faux, c'est-à-dire non pas sur une partie horizontale mais à côté, dans la pente.
De plan rectangulaire très simple, elle est couverte en charpente sous un toit de bardeaux. La façade a été fermée vers la fin du XVII^{e} siècle ou le début du XVIII^{e} siècle. Très isolée, elle est abandonnée durant plus d'un demi-siècle, au profit de la chapelle Saint-Ginié. Au milieu des années quatre-vingt-dix, une restauration complète lui a rendu ses fonctions et a permis de rétablir les cultes initiaux sur chacune des deux chapelles.

Chapelle Saint-Ginié

Chapelle Saint-Ginié

À la sortie des gorges du Cians, sur un petit éperon rocheux, la chapelle Saint-Ginié est située dans le hameau du même nom. Elle est mentionnée en 1246. Elle faisait partie d'un prieuré rattaché à l'abbaye de Pédona dans le Piémont. En 1700, son orientation est inversée et elle est rallongée et exhaussée. Le mur du chevet est un remploi de l'édifice précédent : la porte axiale à encadrement plein cintre appareillé y subsiste mais a été bouchée. Restaurée en 1851 et 1927, elle a été rénovée par les habitants du hameau et la commune dans les années 1994-95. Une messe y est célébrée fin août.
Saint Ginié ou Genesius, martyr du début du IV^{e} siècle, était populaire en Provence et en Ligurie dès le début du Moyen Âge. Greffier à Arles, il refusa d'enregistrer des édits de persécution des chrétiens et fut décapité après avoir essayé d'échapper à ses poursuivants en traversant le Rhône à la nage.

Chapelle Saint-Jean-Baptiste

Chapelle Saint-Jean-Baptiste

La chapelle, de style alpin, a été reconstruite au milieu du XIX^{e} siècle. Elle est située sur le plateau Saint-Jean. Appelée aussi Saint-Jean-du-Désert, on y bénissait les troupeaux. Orientée nord-sud, elle est couverte en bardeaux. Le clocheton est réduit à deux supports en bois. La façade, percée d'une porte surmontée d'une baie rectangulaire, est prolongée d'un petit porche, simple toiture en bardeaux soutenue par deux piliers de bois. La nef de deux travées est délimitée par de minces pilastres engagés soutenant une corniche moulurée, en stuc, qui fait le tour de l'édifice. La voûte est en berceau plein cintre, renforcée d'un doubleau central. Murs et voûtes sont enduits et badigeonnés de blanc. Le chevet, plat, abrite une toile représentant saint Jean-Baptiste dit du Désert, c'est-à-dire en adolescent. La chapelle est l'objet d'un important pèlerinage tous les ans lors de la fête de la saint Jean-Baptiste.

Linteau de porte de la maison dite claustrale

Linteau de porte de la maison dite claustrale

À proximité de la place médiévale, une grande porte à l'encadrement de pierre noire porte un linteau gravé aux armes de Louis Serre, secrétaire du baron Honoré I^{er} de Beuil et daté de 1523. Un écu au triple chevron y figure, encadré de rosaces surmontant le prénom et le nom de l'intéressé.

Arcade de la Reine-Jeanne

Maison haute

Maisons avec leurs séchoirs et potagers

Maisons, séchoirs et *orts*

Orientées plein sud, les maisons possèdent au dernier étage des balcons, les *souleaires*, destinés à faire sécher les récoltes à l'abri des débords des toits. Dans le cas de Beuil, il s'agissait de blé, de pommes de terre et de lentilles. Les habitations formaient une sorte d'enceinte protégeant le village.
Au pied des maisons on peut voir les petits potagers ou *orts*, datant du Moyen Âge et encore cultivés par les villageois. Au-dessus d'eux veille une croix de la Passion reconnaissable à son coq et aux instruments du martyre du Christ (marteau, tenaille, cruche de vinaigre, lances, main de Dieu, etc.).

La route des gorges du Cians supérieures

La route des gorges du Cians, 1893

Le projet de la route des gorges du Cians fut lancé à l'initiative de Joseph Garnier, journaliste, économiste et sénateur des Alpes-Maritimes, né à Beuil et dont le buste trône sur la place éponyme. La route, achevée en 1893, permit de désenclaver le village et en constitue un des atouts touristiques.
Très impressionnante, taillée dans des pélites rouges, elle serpente au fond des gorges qui se rétrécissent par endroit et dont les hautes falaises cachent le ciel au niveau des deux clues.

Hôtel du Mont-Mounier

Grand Hôtel du Mont-Mounier

Dans les années vingt, la station de Beuil devient le lieu de ralliement des skieurs et le théâtre d'exploits sportifs avec le fameux raid Chamonix-Beuil en février 1931 et 1932. L'Américain Franck Jay-Gould et le Niçois Édouard Baudoin, promoteurs de la station balnéaire de Juan-les-Pins, sont à l'origine du projet de construction du luxueux Grand Hôtel du Mont-Mounier dans le quartier des Launes, à Beuil. La réalisation de l'édifice est confiée aux architectes Charles et Marcel Dalmas, concepteurs du casino du *Palais de la Méditerranée* à Nice. Inauguré le 6 janvier 1932, l'établissement attire une clientèle internationale.
L'hôtel, qui organise de nombreuses activités, hockey sur glace, balade en traîneau et bobsleigh, mais aussi d'élégantes soirées de gala, devient un lieu de rencontre où accourt le gotha mondain jusqu'à la deuxième guerre mondial. Il est actuellement reconverti en résidences privées.
L'édifice, d'un style néo-montagnard, avec des toits à forte déclivité, mélange bois et pierre grise apparente. Il possédait tout le confort moderne. Aménagé comme les palaces du littoral, l'hôtel était doté de suites luxueuses – de nombreux salons aboutissant à une grande salle à manger – et d'un hall pourvu d'un escalier monumental.

Abside : espace de plan cintré s'ouvrant sur l'intérieur de l'église, souvent derrière le chœur, abritant le sanctuaire.

Barlong : Qualifie le plan d'une pièce plus longue que large et perpendiculaire à l'axe du bâtiment.

Bas-relief : sculpture en faible saillie.

Cartouche : encadrement contenant une inscription ou un emblème.

Corbeau : il s'agit d'un petit support saillant d'un mur et destiné à soutenir un élément d'architecture

Collatéral : vaisseau latéral d'une église à plusieurs vaisseaux.

Gypserie : décor en plâtre.

Ex-voto : tableau ou objet placé dans un lieu de culte en accomplissement d'un vœu ou en remerciement d'une grâce obtenue.

Maître-autel : autel principal d'une église.

Nef : partie d'une église de plan allongé comprise entre l'entrée et le chœur.

Oculus : petite ouverture de forme circulaire.

Pampre : ornement représentant un rameau de vigne avec ses fleurs et ses fruits.

Pilastre : pilier engagé dans un mur, formant saillie, généralement muni d'une base et d'un chapiteau.

Prieuré : couvent dirigé par un prieur.

Sayon : Casaque ouverte que portaient autrefois les soldats et les paysans.

Stuc : composition de plâtre et de poussière de marbre formant un enduit qui imite le marbre.

Travée : portion d'une église comprise entre deux arcs doubleaux

Vaisseau : espace intérieur disposé longitudinalement.

P.N.Mercantour
Forêt du Gasc
Les Launes
Beuil
Chapelle St Grass
Chapelle St Jean Baptiste
La Fubia
Pierlas
Le Rubi
Lieuche
Rigaud
Forêt de Dunne
Thiéry
Chapelle de la Martone
Chapelle St Jean
Chapelle St Sauveur
Chapelle St Antoine
Touët sur-Var
Chapelle St Jean
Chapelle Ste Pétronille
Villars sur-Var
Chapelle St Claude
Chapelle Ste Anne
Massoins
Malaussène
F. Dom. de Malaussène
Forêt Domaniale du Var Moyen
P. N. R. Prealpes d'Azur
Alpes
rteProvence

Pour en savoir plus :

Luc F. Thévenon, *L'art du Moyen Âge dans les Alpes méridionales*,
Éditions Serre, Nice 1983.

Luc F. Thévenon, *Malaussène. Trésors d'art religieux*, Éditions Serre, Nice, 2009.

Colette et Michel Bourrier-Reynaud,
Sur les chemins de la tradition, chapelles et oratoires au cœur du haut pays niçois,
Éditions Serre, Nice, 2008.

G. Veran, *À la découverte dans nos montagnes : Thiéry*,
Nice Historique, n° 3 - 1986 juillet-septembre.

Christiane Lorgues-Lapouge, *Trésors des vallées niçoises,*
Éditions Serre, Nice, 1990.

Georges Barbier, *Châteaux et places fortes du comté de Beuil*,
Nice Historique, n° 4, 1994.

Luc Thévenon, *Les arts dans le canton de Puget-Théniers*,
Nice Historique, n° 3, 2000.

Carte IGN Top 3641 ET

Infos pratiques :

Pour connaître la liste et les conditions d'accès aux différents édifices patrimoniaux (certains ne sont pas visitables), vous pouvez joindre :

Mairie de Lieuche : 04 93 05 01 50

Mairie de Malaussène : 04 93 05 34 00

Mairie de Massoins : 04 93 05 72 55

Mairie de Pierlas : 04 93 05 03 51

Mairie de Rigaud : 04 93 05 00 58

Mairie de Thiéry : 04 93 05 79 98

Mairie de Touët-sur-Var : 04 93 05 75 57

Mairie de Villars-sur-Var : 04 93 05 32 32

Office de tourisme de Beuil : 04 93 02 32 58

Avertissement

Les toponymes utilisés pour cette brochure sont ceux de l'Institut géographique national.

Conception et rédaction des notices :

Collection « Passeurs de mémoire »
Sylvie de Galléani, dir.
Service du patrimoine culturel du Département des Alpes-Maritimes
Conception et rédaction des notices Elena Lascaris
avec la collaboration de Luc Thévenon
Tél. : 04 97 18 63 01

Cartographie :

SIG Département 06 : Yves Mehr et Dominique Potier

Crédits photographiques :

Sauf mention contraire, photographies : Elena Lascaris
Patrice Pellicia : p. 54, 56, 58, Michel Graniou : p. 188, 190

Nous tenons à remercier les maires, leurs adjoints, les offices de tourisme,
les responsables des paroisses, les pères Joseph-Pierre Nallino et Gilles Bailbe,
et les responsables des édifices cultuels
ainsi que toutes les personnes qui ont contribué à la préparation de cette publication.

Ce catalogue a été imprimé sur les presses
de l'imprimerie Trulli, Vence
En ce mois de décembre 2015

Dépôt légal : décembre 2015

Les Passeurs de mémoire accompagnent le touriste ou l'habitant soucieux de connaître et de comprendre le patrimoine des communes des Alpes-Maritimes.
Entre Var et Cians permet de découvrir les communes de Malaussène, Massoins, Villars-sur-Var, Thiéry, Touët-sur-Var, Lieuche, Rigaud, Pierlas et Beuil.

Prix de vente : 4 €

Les brochures « Passeurs de mémoire » sont consultables en ligne sur le site
departement06.fr

Déjà parus : Haute-Tinée, Basse et moyenne-Tinée, Haute-Vésubie, Basse-Vésubie, Val de Blore, Entre Var et Paillon, Coteaux provençaux du Var.

ISBN : 978-2-9519981-7-9

DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES